Ligier, mort à Bordeaux, 76 ans.

MARINO FALIERO,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. Casimir Delavigne,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN, LE 30 MAI 1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
MARINO FALIERO, doge.....	M. LIGIER.	PIETRO, gondolier.....	M. SERRE.
LIONI, patricien, un des Dix....	M. AUGUSTE.	STROZZI, condottiere.....	M. MOESSARD.
FERNANDO, neveu du doge.....	M. MARIUS.	VEREZZA, affidé du conseil des Dix.....	M. ÉDOUARD.
STÉNO, jeune patricien, un des Quarante.....	M. LOCKROY.	VICENZO, officier du palais ducal.	M. DUGY.
ISRAEL BERTUCCIO, chef de l'arsenal.....	M. GOBERT.	ÉLÉNA, femme du doge.....	Mme DORVAL.
BERTRAM, sculpteur.....	M. JEMMA.	LES DIX, LA JUNTE, LES SEIGNEURS DE LA NUIT, GONDOLIERS, CONDOTTIERI, GARDES, PERSONNAGES PARÉS ET MASQUÉS.	
BENETINDE, chef des Dix.....	M. PAUL.		

La scène est à Venise, en 1355.

ACTE PREMIER.

L'appartement du Doge.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉNA. *Elle est assise et brode une écharpe.*

Une écharpe de deuil, sans chiffre, sans devise!
Hélas! triste présent, mais je l'avais promise,
Je devais l'achever... Vaincu par ses remords,
Du moins après ma faute, il a quitté nos bords;
Il recevra ce prix de l'exil qu'il s'impose.

Elle se lève et s'approche de la fenêtre.

Le beau jour! que la mer où mon œil se repose,
Que le ciel radieux brillent d'un éclat pur;
Et que Venise est belle entre leur double azur!
Lui seul ne verra plus nos lagunes chéries:
Il n'est qu'une Venise! on n'a pas deux patries!...
Je pleure... oui, Fernando, sur mon crime et le tien.
Pourquoi pleurer? j'ai tort: les pleurs n'effacent rien.
Mon bon, mon noble époux aime à me voir sourire;
Eh bien! soyons heureuse, il le faut... Je veux lire.

Elle s'assied et ouvre un livre.

Le Dante, mon poète! essayons... Je ne puis.
Nous le lisions tous deux: je n'ai pas lu depuis.

Elle reprend le livre qu'elle avait fermé.

Ses beaux vers calmeront le trouble qui m'agite.

« C'est par moi qu'on descend au séjour des douleurs,
» C'est par moi qu'on descend dans la cité des pleurs,
» C'est par moi qu'on descend chez la race proscrite

» Le bras du Dieu vengeur posa mes fondemens;
» La seule éternité précéda ma naissance,
» Et comme elle à jamais je dois survivre au temps!
» Entrez, maudits, plus d'espérance! »

Quel avenir, ô ciel! veux-tu me révéler?
Je tremble: est-ce pour moi que ces vers font parler
La porte de l'abîme, où Dieu dans sa colère
Plonge l'amant coupable et l'épouse adultère?
Où suis-je et qu'ai-je vu? Fernando!

SCÈNE II.

ÉLÉNA, FERNANDO.

FERNANDO.

Demeurez!
Le doge suit mes pas; c'est lui que vous fuirez.
Près de vous, Éléna, son neveu doit l'attendre.

ÉLÉNA.

Vous ne me direz rien que je ne puisse entendre,
Fernando, je demeure.

FERNANDO.

Eh quoi! vous détournez
Vos yeux qu'à me revoir j'ai trop tôt condamnés!
Qu'ils me laissent le soin d'abréger leur supplice.
Quelques jours, et je pars, et je me fais justice;
Faut-il vous le jurer?

ÉLÉNA.

Ce serait vainement:
Lorsqu'on doit le trahir, que m'importe un serment?

FERNANDO.

Quel prix d'un an d'absence où j'ai langui loin d'elle!

ÉLÉNA.

Cette absence d'un an devait être éternelle;
Mais j'ai donné l'exemple, et ce n'est plus de moi
Qu'un autre peut apprendre à respecter sa foi.

FERNANDO.

Ne vous accusez pas, quand je suis seul parjure.

ÉLÉNA.

Quelque reproche amer qui rouvre ma blessure,
Pourquoi me l'épargner? Le plus cruel de tous
N'est-il pas votre aspect, et me l'épargnez-vous?
Où fuir? comment me vaincre? où trouver du courage
Pour comprimer mon cœur, étouffer son langage?
Pour me taire en voyant s'asseoir entre nous deux
L'oncle par vous trahi, l'époux... Mais je le veux;
Je veux forcer mes traits à braver sa présence,
A sourire, à tromper, à feindre l'innocence;
Ils mentiront en vain: si ma voix, si mon front,
Si mes yeux sont muets, ces marbres parleront.

FERNANDO.

Ah! craignez seulement de vous trahir vous-même!
Vos remords sont les miens près d'un vieillard qui [m'aime.
Je me contrains pour lui, que la douleur tûrait,
Pour vous, que son trépas au tombeau conduirait.
Mais tout à l'heure encor quelle angoisse mortelle
Me causait de ses bras l'étreinte paternelle?
Tout mon sang s'arrêtait, quand sa main a pressé
Ce cœur qui le chérit et l'a tant offensé!
Ses pleurs brûlaient mon front qui rougissait de honte.

ÉLÉNA.

Et le tourment qu'il souffre à plaisir il l'affronte,
Il le cherche, et pourquoi?

FERNANDO.

Pour suspendre un moment,
En changeant de douleurs, un plus affreux tourment.
Ce n'est pas mon amour, n'en prenez point d'ombrage,
Restez, ce n'est pas lui qui dompta mon courage;
J'en aurais triomphé! mais c'est ce désespoir
Que n'ont pu, dans l'exil, sentir ni concevoir
Tous ces heureux bannis de qui l'humeur légère
A fait des étrangers sur la rive étrangère.
C'est ce dégoût d'un sol que voudraient fuir nos pas;
C'est ce vague besoin des lieux où l'on n'est pas,
Ce souvenir qui tue; oui, cette fièvre lente,
Qui fait rêver le ciel de la patrie absente.
C'est ce mal du pays dont rien ne peut guérir,
Dont tous les jours on meurt sans jamais en mourir.
Venise!...

ÉLÉNA.

Hélas!

FERNANDO.

O bien qu'aucun bien ne peut rendre!
O patrie! ô doux nom que l'exil fait comprendre,
Que murmurait ma voix, qu'étouffaient mes sanglots,
Quand Venise en fuyant disparut sous les flots!
Pardonnez, Éléna; peut-on vivre loin d'elle?
Si l'on a vu les feux dont son golfe étincelle,
Connu ses bords charmans, respiré son air doux,
Le ciel sur d'autres bords n'est plus le ciel pour nous.
Que la froide Allemagne et que ses noirs orages
Tristement sur ma tête abaissaient leurs nuages!
Que son pâle soleil irritait mes ennuis! [bres nuits.
Ses beaux jours sont moins beaux que nos plus som-
Je disais, tourmenté d'une pensée unique:
Soufflez encor pour moi, vents de l'Adriatique!
J'ai cédé, j'ai senti frémir dans mes cheveux
Leur brise qu'à ces mers redemandaient mes vœux
Dieu! quel air frais et pur inondait ma poitrine!
Je riais, je pleurais; je voyais Palestrine,
Saint-Marc que j'appelais, s'approcher à ma voix,
Et tous mes sens émus s'enivraient à la fois,
De la splendeur du jour, des murmures de l'onde,
Des trésors étalés dans ce bazar du monde;
Des jeux, du bruit du port, des chants du gondolier!...
Ah! des fers dans ces murs qu'on ne peut oublier!
Un cachot, si l'on veut, sous leurs plombs redoutables,
Plutôt qu'un trône ailleurs, un tombeau dans nos sables,
Un tombeau, qui parfois, témoin de vos douleurs,
Soit foulé par vos pieds et baigné de vos pleurs!

ÉLÉNA.

Que les vôtres déjà n'arrosent-ils ma cendre!
Mais... ce ne fut pas moi, je me plais à l'apprendre,
Qui ramenai vos pas vers votre sol natal.
Il n'est plus cet amour qui me fut si fatal.
Quand sa chaîne est coupable un noble cœur la brise;
N'est-ce pas, Fernando?... Je voudrais fuir Venise,
Dont les bords désormais sont votre unique amour,
Et pour vous y laisser m'en bannir à mon tour.

FERNANDO.

Vous, Éléna?

ÉLÉNA.

Qu'importe où couleraient mes larmes?
A ne les plus cacher je trouverais des charmes.
Oui, mon supplice, à moi, fut de les dévorer,
Lorsque, la mort dans l'ame, il fallait me parer,
Laisser là mes douleurs, en effacer l'empreinte,
Pour animer un bal de ma gaîté contrainte:
Heureuse, en leur parlant, d'échapper aux témoins,
Dans ces nuits de délire, où je pouvais du moins
Au profit de mes pleurs tourner un fol usage,
Et sous un masque enfin reposer mon visage.

FERNANDO.

Je ne plaignais que moi!

ÉLÉNA.

Mon malheur fut plus grand:
J'ai tenu sur mon sein mon époux expirant.
Tremblante à son chevet, de remords poursuivie,
Je ranimais en vain les restes de sa vie.
Je croyais, quand sur lui mes yeux voyaient peser
Un sommeil convulsif qui semblait m'accuser,
Qu'un avis du cercueil, qu'un rêve, que Dieu même

Lui dénonçait son crime à son heure suprême;
Et que de fois alors je pris pour mon arrêt
Les accens étouffés que sa voix murmurait!
Comment peindre le doute où flottaient mes pensées,
Quand ma main, en passant sur ses lèvres glacées,
Interrogeait leur souffle, et que, dans mon effroi,
Tout, jusqu'à son repos, était sa mort pour moi?
Je fus coupable, ô Dieu! mais tu m'as bien punie,
La nuit où, dans l'horreur d'une ardente insomnie,
Il se leva, sur moi pencha ses cheveux blancs,
Et pâle me bénit de ses bras défaillans;
Il me parla de vous!

FERNANDO.

De moi!

ÉLÉNA.

Nuit vengeresse!
Nuit horrible! et pourtant j ai tenu ma promesse.
Jusqu'au pied des autels j'ai gardé mon secret.
L'offrande qu'à nos saints ma terreur consacrait,
Je la portais dans l'ombre au fond des basiliques;
Je priais, j'implorais de muettes reliques,
Et sans bruit, sous les nefs je fuyais, en passant,
Devant le tribunal d'où le pardon descend.

FERNANDO.

Mais le ciel accueillit votre ardente prière.

ÉLÉNA.

Celle des grands, du peuple et de Venise entière,
La mienne aussi peut-être; et vous, vous qu'aujourd'hui
Je trouve à mes chagrins moins sensible que lui,
Celle qui vous toucha quand vous m'avez quittée
Pour l'oublier si tôt, l'avez-vous écoutée?

FERNANDO.

Si je l'entends encor, c'est la dernière fois:
Je pars. L'Adriatique a revu les Génois;
Venise me rappelle, et sait que leur audace
A quelques beaux trépas va bientôt laisser place.
Vos vœux seront remplis, je reviens pour mourir.

ÉLÉNA.

Pour mourir!

FERNANDO.

Mais ce sang que le fer va tarir,
Avant de se répandre où Venise l'envoie,
A battu dans mon sein d'espérance et de joie.
Il palpite d'amour! à quoi bon retenir
Ce tendre et dernier cri que la mort doit punir?
Je vous trompais; c'est vous, ce n'est pas la patrie,
Vous, qui rendez la force à cette ame flétrie;
Vous, vous que je cherchais sous ce climat si doux,
Sur ce rivage heureux qui ne m'est rien sans vous!
C'est votre souvenir qui charme et qui dévore.
C'est ce mal dont je meurs, et je voulais encore
Parler de ma souffrance aux lieux où vous souffrez,
Respirer un seul jour l'air que vous respirez,
Parcourir le Lido, m'asseoir à cette place
Où les mers de nos pas ont effacé la trace,
Voir ces murs pleins de vous, ce balcon d'où mes yeux
En vous les renvoyant recevaient vos adieux...

ÉLÉNA.

Par pitié!...

FERNANDO.

Cette fois l'absence est éternelle:
On revient de l'exil, mais la tombe est fidèle.
Je pars... Je mourrai donc, sûr que mon souvenir
De mes tourmens jamais ne vint l'entretenir.
Ce prix qui m'était dû, qu'en vain je lui rappelle,
Cette écharpe, jamais... Dieu! qu'ai-je vu! C'est elle!
La voilà! je la tiens... Ah! tu pensais à moi!
Elle est humide encore, et ces pleurs je les croi.
Tu me trompais aussi; nos vœux étaient les mêmes.
Allons! je puis mourir: tu m'as pleuré, tu m'aimes!

ÉLÉNA, *qui veut reprendre l'écharpe.*

Fernando!

FERNANDO.

Ton présent ne me doit plus quitter;
C'est mon bien, c'est ma vie! et pourquoi me l'ôter?
Je le garderai peu; ce deuil est un présage;
Mais d'un autre que moi tu recevras ce gage,
Mais couvert de mon sang, pour toujours séparé
De ce cœur, comme lui, sanglant et déchiré,
Qui, touché des remords où son amour te livre,
Pour cesser de t'aimer, aura cessé de vivre.

ÉLÉNA.

On vient!

FERNANDO, *cachant l'écharpe dans son sein.*

Veillez sur vous un jour, un seul moment,
Par pitié pour tous trois.

ÉLÉNA.

Il le faut; mais comment
Contempler sans pâlir ces traits que je révère?

FERNANDO.

Quel nuage obscurcit leur majesté sévère!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, FALIERO.

FALIERO, *absorbé dans sa rêverie.*

Tous mes droits envahis! mon pouvoir méprisé!
Que n'ai-je pas souffert, que n'ont-ils point osé?
Mais après tant d'affronts dévorés sans murmure
Cette dernière insulte a comblé la mesure.

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FERNANDO.

Que dit-il?

FALIERO, *les apercevant*

Chère Eléna, pardon!
Fernando, mes enfans, dans quel triste abandon

A Fernando.

Je languirais sans vous!... Tu nous restes, j'espère?

FERNANDO

Mais Votre Altesse oublie...

FALIERO

Appelle-moi ton père,
Ton ami.

FERNANDO

Que l'état dispose de mon bras;
Qui peut prévoir mon sort?

FALIERO.

Qui? moi. Tu reviendras.
La mort, plus qu'on ne pense, épargne le courage.
Regarde-moi! j'ai vu plus d'un jour de carnage;
Sous le fanal de Gênes et les murs des Pisans,
Plus d'un jour de victoire, et j'ai quatre-vingts ans.
Tu reviendras. Ce sceptre envié du vulgaire
Moissonne, Fernando, plus de rois que la guerre.

FERNANDO

Ecartez vos ennuis!

FALIERO.

Pour en guérir, j'attends
Ce terme de ma vie, attendu trop long-tems.
Tu portes sans te plaindre une part de ma chaîne,
Pauvre Eléna; je crus mon heure plus prochaine,
Lorsqu'à mon vieil ami je demandai ta main.
C'est un jour à passer, me disais-je, et demain
Je lui laisse mon nom, de l'opulence, un titre;
Mais un pouvoir plus grand de nos vœux est l'arbitre.
La faute en est à lui!

ÉLÉNA.

Qu'il prolonge vos jours,
Comme il les a sauvés!

FALIERO.

Sans toi, sans ton secours,
Je succombais naguère, et t'aurais affranchie.
Comme elle se courbait sous ma tête blanchie!

A Fernando.

Ah! si tu l'avais vue! ange compatissant,
Pour rajeunir le mien elle eût donné son sang!

FERNANDO.

Nous l'aurions fait tous deux.

ÉLÉNA.

Nous le devions.

FALIERO.

Je pense
Qu'avant peu mes enfans auront leur récompense.
Qu'il vous soit cher ce don, bien qu'il vienne un peu
Vivez, soyez heureux, et pensez au vieillard. [tard.

ÉLÉNA.

Hélas! que dites-vous?

FALIERO.

Eléna, je t'afflige...
Pour bannir cette idée, allons, sors, je l'exige.
Je veux à Fernando confier mon chagrin;
Mais toi, tu le connais. L'aspect d'un ciel serein
A pour des yeux en pleurs un charme qui console.

ÉLÉNA.

Souffrez...

FALIERO.

Crains la fatigue, et sors dans ma gondole.
Contre l'ardeur du jour prends un masque léger,
Qui, sans lasser ton front, puisse le protéger.
Va, ma fille.

ÉLÉNA

O bonté!

Elle sort.

SCÈNE IV.

FALIERO, FERNANDO.

FALIERO.

C'est elle qu'on outrage!

FERNANDO.

Eléna!

FALIERO.

Moi, c'est moi.

FERNANDO

Vous!

FALIERO.

Ecoute et partage
Un fardeau qu'à moi seul je ne puis supporter.
C'est mon nom, c'est le nôtre à qui vient d'insulter
Un de ceux dont nos lois, sur les bancs des quarante,
Font siéger à vingt ans la jeunesse ignorante.
Lois sages!

FERNANDO.

Qu'a-t-il fait?

FALIERO.

Le dirai-je? irrite
D'un reproche public, mais par lui mérité,
L'insolent sur mon trône eut l'audace d'écrire...
Je les ai lus comme elle et tous ont pu les lire,
Ces mots... mon souvenir ne m'en rappelle rien;
Mais ces mots flétrissaient mon honneur et le sien.

FERNANDO.

Le lâche, quel est-il?

FALIERO.

Cherche dans la jeunesse,
Qui profane le mieux dix siècles de noblesse,
Qui fait rougir le plus les aïeux dont il sort?
Tête folle! être nul, qu'un caprice du sort
Fit libre, mais en vain, car son ame est servile;
Courageux, on le dit; courageux entre mille,
Dont un duel heureux marque le premier pas;
Du courage! à Venise, eh! qui donc n'en a pas?
Un Sténo?

FERNANDO.

Lui, Sténo!

FALIERO.

Bien que brisé par l'âge,
Je n'aurais pas, crois-moi, laissé vieillir l'outrage.
Près de Saint-Jean et Paul il est un lieu désert,
Où, pour lui rendre utile un de ces jours qu'il perd,
Mon bas avec la sienne eût croisé cette épée...

FERNANDO.

Il vit!

FALIERO.

Pour peu de jours, ma vengeance est trompée.
Sans leur permission puis-je exposer mon sang?
Privilége admirable! il vit grâce à mon rang.
Où vas-tu?

FERNANDO.

Vous venger.

FALIERO.

Bien! ce courroux t'honore.
Bien! c'est un Faliero; je me retrouve encore:
C'est mon ardeur, c'est moi; c'est ainsi que jadis
Mon père à son appel eût vu courir son fils.
Mais l'affront fut public, le châtiment doit l'être.
Les quarante déjà l'ont condamné peut-être.

FERNANDO.

Eh quoi! ce tribunal où lui-même...

FALIERO.

Tu vois
Comme Venise est juste et maintient tous les droits!
Nos fiers avogadors avaient reçu ma plainte;
Aux droits d'un des quarante oser porter atteinte!
Quel crime! l'eût-on fait? mais leur prince outrage,
Qu'importe? et par ses pairs Sténo sera jugé.

FERNANDO.

S'ils l'épargnaient?

FALIERO.

Qui? lui! l'épargner! lui, ce traître!
Oui, traître à son serment, à Venise, à son maître.
L'épargner! qu'as-tu dit? l'oseraient-ils? sais-tu
Qu'il faut que je le voie à mes pieds abattu?
Sais tu que je le veux, que la hache est trop lente

A frapper cette main, cette tête insolente?

FERNANDO.

O fureur!

FALIERO.

De mon nom, toi l'unique héritier,
Toi, mon neveu, mon fils, connais-moi tout entier :
Lis, mon ame est ouverte et montre sa faiblesse.
C'est peu de l'infamie où s'éteint ma vieillesse;
Cet affront dans mon sein éveille des transports,
D'horribles mouvemens inconnus jusqu'alors.
J'en ai honte et je crains de sonder ma blessure :
Devine par pitié, comprends, je t'en conjure,
Comprends ce qu'à mon âge un soldat tel que moi
Ne pourrait sans rougir confier, même à toi.
Eléna!... se peut-il? si ce qu'on ose écrire...
Mais sur ses traits en vain je cherche le sourire.
D'où vient que mon aspect lui fait baisser les yeux?
Pourquoi loin des plaisirs se cacher dans ces lieux?
Pourquoi fuir cet asile, ou, par la pénitence,
Le crime racheté redevient l'innocence?
Le sien est-il si grand, si terrible?... Insensé!
Tout me devient suspect, le présent, le passé;
J'interroge la nuit, les yeux fixés sur elle,
Jusqu'aux pleurs, aux aveux d'un sommeil infidèle,
Et j'ai vu, réveillé par cet affreux soupçon,
Ses lèvres se mouvoir et murmurer un nom.

FERNANDO.

Grand Dieu!

FALIERO.

Ne me crois pas; va, je lui fais injure;
Sténo!... jamais, jamais! sa vie est encore pure;
Jamais tant de vertu ne descendrait si bas;
Je n'ai rien soupçonné, rien dit; ne me crois pas!
Mais Sténo, mais celui dont le mensonge infâme
De cette défiance a pu troubler mon ame,
La déchirer ainsi, la briser, la flétrir,
Qu'on l'épargne! ah! pour lui c'est trop peu de mourir!
Il aurait, le cruel qui m'inspira ces doutes,
Plus d'une vie à perdre, elles me devraient toutes,
Oui toutes, sans suffire à mes ressentimens,
Leur sang, leur dernier souffle et leurs derniers tourmens.

Il tombe sur un siége. Après une pause.

Homme faible, où m'emporte une aveugle colère?
A Zara, quand j'appris la perte de mon frère,
Je domptai ma douleur et je livrai combat.
Prince, ferai-je moins que je n'ai fait soldat?

A Fernando.

L'état doit m'occuper : je vais dicter, prends place.

Fernando s'assied près d'une table.

« Moi, doge, aux Florentins. » Ecris!

FERNANDO.

Ma main se glace.

FALIERO.

Allons! calme ce trouble... Ils recueillaient les voix;
Qu'ils sont lents!

FERNANDO.

Poursuivez.

FALIERO.

Qu'ai-je dit aux Génois?

FERNANDO.

Votre Altesse écrivait au sénat de Florence.

FALIERO.

Ah! je voudrais en vain feindre l'indifférence!
Je ne le puis : je cède et me trouble à mon tour;
Mais on arrive enfin; je respire!

SCÈNE V.

Les Précédens, LE SECRÉTAIRE DES QUARANTE.

LE SECRÉTAIRE.

La cour
Dépose son respect aux pieds de Votre Altesse.

FALIERO.

Leur respect est profond : jugeons de leur sagesse.
La sentence! donnez.

LE SECRÉTAIRE.

La voici.

FERNANDO, *à son oncle.*

Vous tremblez.

FALIERO.

Moi! non. Je... non... pourquoi?... Lis, mes yeux sont troublés,
Lis.

FERNANDO, *lisant.*

« Il est décrété d'une voix unanime
» Que Sténo, convaincu...

FALIERO.

Passe, je sais son crime.
Le châtiment!

FERNANDO.

Un mois dans les prisons d'état.

FALIERO.

Après?

FERNANDO.

C'est tout.

FALIERO, *froidement.*

Un mois!

FERNANDO.

Pour ce lâche attentat;

LE SECRÉTAIRE, *au doge.*

La cour, de Votre Altesse attend la signature.

FERNANDO, *à son oncle, qui s'approche de la table.*

Et vous...

FALIERO.

C'est mon devoir.

FERNANDO.

Quoi! d'approuver l'injure?

FALIERO.

Un mois! Dieu!

La plume tombe de ses mains.

Au secrétaire, en lui remettant le papier.

Laissez-nous.

LE SECRÉTAIRE.

L'arrêt n'est pas signé.
Non? j'ai cru...

FALIERO.

Il signe rapidement, et le rendant au secrétaire.

Sortez donc.

SCÈNE VI.

FALIERO, FERNANDO.

FERNANDO.

Et sans être indigné,
Vous consacrez vous-même une telle indulgence ?

FALIERO, *en souriant.*

Tu le vois.

FERNANDO.

Quel sourire ! il demande vengeance.

FALIERO.

Nos très-nobles seigneurs à l'affront qu'on m'a fait
N'ont-ils pas aujourd'hui pleinement satisfait ?
Le châtiment railleur dont la faute est punie
Mêle à leur jugement le sel de l'ironie.
Ce soir chez un des Dix, où je suis invité,
Le vainqueur de Zara, par eux félicité,
Les verra s'applaudir d'avoir pu lui complaire.
Ils auront les honneurs d'un arrêt populaire.
Quoi ! justice pour tous, hors pour le souverain,
C'est de l'égalité ! Les gondoliers demain,
Égayant de mon nom une octave à ma gloire,
Chanteront sur le port ma dernière victoire.
Eh bien ! je ris comme eux.

FERNANDO.

Plus triste que les pleurs,
Cette joie est amère ; elle aigrit vos douleurs.

FALIERO, *qui se lève, avec violence.*

Où sont les Sarrasins, que je leur rende hommage !
Sur l'autel de saint Marc et devant son image,
Avec ce même bras qui leur fut si fatal
Je leur veux à genoux jurer foi de vassal !

FERNANDO.

Est-ce vous qui parlez ?

FALIERO.

Que les vaisseaux de Gênes,
Du port, forcé par eux, n'ont-ils rompu les chaînes !
Dans ses patriciens frappez Venise au cœur :
Venez : qu'au doigt sanglant d'un Génois, d'un vain-
Je passe l'anneau d'or, ce pitoyable gage, [queur,
Cet emblème imposteur d'un pouvoir qu'on outrage.

FERNANDO.

Est-ce au duc de Venise à former de tels vœux ?

FALIERO.

Moi, duc ! le suis-je encor ? moi, le dernier d'entr'eux ?
Moi, prince en interdit ; moi, vieillard en tutelle,
Moi que la loi dédaigne et trouve au-dessous d'elle !

FERNANDO.

Son glaive était levé, quand le mien s'est offert :
Il s'offre encore.

FALIERO.

Attends !

FERNANDO.

Vous avez trop souffert,
Punissez.

FALIERO.

Et comment ?

FERNANDO.

Je reviens vous l'apprendre.

FALIERO.

Que pourrais-tu, toi seul ?

FERNANDO.

Ce que peut entreprendre
Un homme contre un homme.

FALIERO.

Et contre tous ?

FERNANDO.

Plus bas !
Le courroux vous égare.

FALIERO.

Il m'éclaire : à ton bras
Un coupable suffit : mais s'ils sont tous coupables,
Que me font et l'un d'eux et ses jours misérables ?
Me venger à demi, c'est ne me pas venger.
L'offenseur n'osa rien, osant tout sans danger :
Au-dessous de son crime un tel pardon le place,
Et de son insolence il n'avait pas l'audace.
Il n'outragea que moi : l'arrêt qu'ils ont rendu
Dans un commun outrage a seul tout confondu,
Un tribunal sacré qu'au mépris il condamne,
La loi qu'il fait mentir, le trône qu'il profane.
Si j'élève la voix, que d'autres se plaindront !
Ils ont, pour s'enhardir à m'attaquer de front,
Essayé sur le faible un pouvoir qui m'opprime,
Et monté jusqu'à moi de victime en victime.
Un peuple entier gémit. Doge, ce n'est plus toi,
C'est lui que tu défends ; c'est l'état, c'est la loi,
C'est ce peuple enchaîné, c'est Venise qui crie :
Arme-toi : Dieu t'appelle à sauver la patrie !

FERNANDO.

Seigneur, au nom du ciel...

FALIERO.

Opprobre à ma maison,
Si de leurs oppresseurs je ne leur fais raison !
Quels moyens ?... je ne sais : les malheurs de nos armes
A Venise ulcérée ont coûté bien des larmes.
On s'en souvient : je veux... Si pour briser leurs fers
J'essayais.. il vaut mieux.. non, je puis.. je m'y perds.
Je cherche et ne vois rien qu'à travers des nuages.
Mille desseins confus, mille horribles images,
Se heurtent dans mon sein, passent devant mes yeux ;
Mais je sens qu'un projet vengeur, victorieux,
Au sortir du chaos où je l'enfante encore
Pour les dévorer tous dans le sang doit éclore.

FERNANDO.

Ah ! que méditez-vous ? craignez...

FALIERO.

Tu m'écoutais !
J'ai parlé : qu'ai-je dit ? pense au trouble où j'étais :

A voix basse.

C'est un rêve insensé. Ce que tu viens d'entendre
Il faut...

FERNANDO.

Quoi ?

FALIERO.

L'oublier, ou ne le pas comprendre.

A un officier du palais, qui entre.

Que veut-on ?

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, VICENZO.

VICENZO.

La faveur d'un moment d'entretien ;
Et celui qui l'attend...

FALIERO.

Fût-ce un patricien,
Non : s'il est offensé, qu'il s'adresse aux quarante.

VICENZO.

Sa demande à l'état doit être indifférente ;
C'est un homme du peuple, à ce que j'ai pu voir,
Un patron de galère.

FALIERO.

Un instant ! mon devoir
Est d'écouter le peuple ; il a droit qu'on l'écoute,
Le peuple ! il sert l'état. Allez, quoi qu'il m'en coûte,
Je recevrai cet homme.

Vicenzo sort.

Implorer mon secours,
C'est avoir à se plaindre ; on peut par ses discours
Juger...

FERNANDO.

Je me retire ?

FALIERO.

Oui, laisse-nous. Arrête !
Ne cherche pas Sténo ; réserve-moi sa tête ;
Il est sacré pour toi.

Fernando sort.

Cet homme à des amis,
Et par eux... Après tout, l'écouter m'est permis,
Je le dois : mais il vient.

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL BERTUCCIO.

FALIERO.

Que voulez-vous ?

ISRAEL.

Justice !

FALIERO.

Vain mot ! pour l'obtenir l'instant n'est pas propice.

ISRAEL.

Il doit l'être toujours.

FALIERO.

Avez-vous un appui ?

ISRAEL

Plus d'un : mon droit d'abord, et le doge après lui.

FALIERO.

L'un sera méprisé : pour l'autre, il vient de l'être.
Votre nom ?...

ISRAEL.

N'est pas noble, et c'est un tort.

FALIERO.

Peut tre.

ISRAEL.

Israël Bertuccio.

FALIERO.

Ce nom m'est inconnu.

ISRAEL.

Noble, jusqu'à mon prince il serait parvenu.

FALIERO.

Auriez-vous donc servi ?

ISRAEL

Dans plus d'une entreprise.

FALIERO.

Sur mer ?

ISRAEL.

Partout.

FALIERO.

En brave ?

ISRAEL.

En soldat de Venise.

FALIERO.

Sous plus d'un général ?

ISRAEL.

Un seul, qui les vaut tous.

FALIERO.

C'est trop dire d'un seul.

ISRAEL.

Non.

FALIERO.

Quel est-il ?

ISRAEL

C'est vous.

FALIERO.

Israël !... Oui, ce nom revient à ma mémoire ;
C'est vrai, brave Israël, tu servis avec gloire :
Tu combattis sous moi.

ISRAEL.

Mais dans des jours meilleurs,
On triomphait alors.

FALIERO, *avec joie.*

A Zara !

ISRAEL.

Comme ailleurs ;
Vous commandiez !

FALIERO.

Allons : dis-moi ce qui t'amène ;
Parle à ton général, et conte-lui ta peine ;
Dis, mon vieux camarade !

ISRAEL.

Eh bien ! donc je me plains...
M'insulter ! on l'a fait ! Par le ciel et les saints,
Israël sans vengeance, et réduit à se plaindre !....
Pardon, mon général, je ne puis me contraindre :
Qui souffre est excusé.

FALIERO.

Je t'excuse et le dois :
Rappeler son affront, c'est le subir deux fois.

ISRAEL.

Deux fois ! subir deux fois l'affront que je rappelle !
Que maudit soit le jour où, pour prix de mon zèle,
Votre prédécesseur, mais non pas votre égal,
Me fit patron du port et chef de l'Arsenal !

FALIERO.

C'était juste.

ISRAEL.

Et pourtant, sans cette récompense,
Viendrais-je en suppliant vous conter mon offense ?
Chargé par le conseil de travaux importans...
Je tremble malgré moi, mais de fureur.

FALIERO.

J'entends.

ISRAEL.

Je veillais à mon poste : un noble vient, déclare

Qu'il faut quitter pour lui nos vaisseaux qu'on répare.
Il maltraite à mes yeux ceux qui me sont soumis :
Je cours les excuser ; ils sont tous mes amis,
Tous libres, par saint Marc, gens de cœur, gens utiles,
Dois-je donc, pour un noble et ses travaux futiles,
Me priver d'un seul bras sur la flotte occupée ?
Le dois-je ? prononcez.

FALIERO.

Non, certe.

ISRAEL.

Il m'a frappé !....
Que n'est-ce avec le fer !

FALIERO.

Du moins tu vis encore.

ISRAEL.

Sans honneur : le fer tue et la main déshonore.
Un soufflet ! sur mon front ce seul mot prononcé
Fait monter tout le sang que l'état m'a laissé.
Il a coulé mon sang dont la source est flétrie,
Mais sous la main d'un noble et non pour la patrie.
L'outrage est écrit là : sa bague en l'imprimant
A creusé sur ma joue un sillon infamant.
Montre donc maintenant, montre tes cicatrices,
Israël, la dernière a payé tes services.

FALIERO.

Et l'affront qu'on t'a fait.....

ISRAEL.

Je ne l'ai pas rendu :
Je respecte mes chefs. A prix d'or, j'aurais dû
Me défaire de lui sous le stylet d'un brave.
Mais j'ai dit : Je suis libre, on me traite en esclave ;
Pour mon vieux général tous les droits sont sacrés ;
Il me rendra justice, et vous me la rendrez.

FALIERO.

On ne me la fait pas ; comment puis-je la rendre ?

ISRAEL.

On ne vous la fait pas ? à vous ! pourquoi l'attendre ?
Si j'étais doge...

FALIERO.

Eh bien ?

ISRAEL.

Je...

FALIERO, *vivement.*

Tu te vengerais !

ISRAEL.

Demain.

FALIERO.

Tu le peux donc ?

ISRAEL.

Non... mais je le pourrais,
Si j'étais doge.

FALIERO.

Approche et parle sans mystère.

ISRAEL.

On risque à trop parler ce qu'on gagne à se taire.

FALIERO.

Tu sais qu'un mot de moi peut donner le trépas :
Tu le crains ?

ISRAEL.

Je le sais, mais je ne le crains pas.

FALIERO.

Pourquoi ?

ISRAEL.

Notre intérêt nous unit l'un à l'autre ;
J'ai ma cause à venger, mais vous avez la vôtre.

FALIERO.

Ainsi donc, pour le faire, il existe un complot?
De quelle part viens-tu ?

ISRAEL.

De la mienne. En un mot,
Pour soutenir nos droits voulez-vous les confondre ?

FALIERO.

Je veux t'interroger avant de te répondre.

ISRAEL.

Qui m'interrogera, vous, ou le doge ?

FALIERO.

Moi.
Pour le doge, il n'est plus.

ISRAEL.

C'est parler : je vous croi.

FALIERO.

Parle donc à ton tour.

ISRAEL.

Si le peuple murmure
Du joug dont on l'accable et des maux qu'il endure,
Est-ce moi qui l'opprime ?

FALIERO.

Il comprend donc ses droits?

ISRAEL.

La solde que l'armée attend depuis deux mois,
Si d'autres, la payant, tentent par ce salaire
De nos condottieri la bande mercenaire,
Puis-je l'empêcher, moi ?

FALIERO.

Vous avez donc de l'or?

ISRAEL.

Si de vrais citoyens, car il en est encor,
Des soldats du vieux tems, du vôtre, et qu'on méprise,
Par la foi du serment sont liés dans Venise ;
Aux glaives des tyrans qu'ils veulent renverser,
Suis-je un patricien, moi, pour les dénoncer ?

FALIERO.

Achève.

ISRAEL.

J'ai tout dit.

FALIERO.

Ce sont là des indices.
Le reste, ton projet, tes amis, tes complices ?

ISRAEL.

Mon projet ? c'est le vôtre.

FALIERO.

En ai-je un?

ISRAEL.

Mes moyens ?
Mon courage, cette arme...

FALIERO.

Et les armes des tiens ?..
Tes complices ? leurs noms ?

ISRAEL.

Je n'ai pas un complice.

FALIERO.

Quoi ! pas un ?

ISRAEL.

En a-t-on pour rendre la justice?

FALIERO.

Tes amis, si tu veux.

ISRAEL.

Quand vous serez le leur.

FALIERO.

Moi ! je...

ISRAEL.

Vous reculez !

FALIERO.

Agir avec chaleur,
Concevoir froidement, c'est le secret du maître.
Puis-je rien décider avant de tout connaître ?
Mais le sénat m'appelle; un plus long entretien
Pourrait mettre au hasard mon secret et le tien.

ISRAEL.

Vous revoir au palais serait risquer ma tête...
Le seigneur Lioni vous attend à sa fête;
J'irai.

FALIERO.

Te reçoit-il ?

ISRAEL.

Mon bras sauva ses jours;
J'eus tort : c'est un de plus.

FALIERO.

Affable en ses discours,
Dans ses actes cruel, esprit fin, ame dure,
Assistant du même air au bal qu'à la torture,
Soupçonneux mais plus vain; et dans sa vanité
Épris d'un fol amour de popularité.
Il doit te recevoir.

ISRAEL.

Il en a le courage.
Du marin parvenu le rude et fier langage
Le trompe en l'amusant, et sans prendre un soupçon
Dans la bouche de fer il trouverait mon nom.

FALIERO.

Mais la torture est prête aussitôt qu'il soupçonne.

ISRAEL.

Je la supporterais de l'air dont il la donne.

FALIERO.

Tu me gagnes le cœur.

ISRAEL.

Vos ordres, général ?

FALIERO.

J'irais à leurs regards m'exposer dans un bal,
Rendre en les acceptant leurs mépris légitimes,
Chercher mes ennemis !

ISRAEL.

Non, compter vos victimes.

FALIERO, *vivement.*

Je n'ai rien décidé.

ISRAEL.

Voulez-vous me revoir ?

FALIERO.

Plus tard.

ISRAEL, *qui fait un pas pour sortir.*

Jamais.

FALIERO.

Reviens.

ISRAEL.

A ce soir.

FALIERO, *après une pause.*

A ce soir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le palais de Lioni : salon très-riche, galerie au fond; une table où sont disposés des échecs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LIONI, VEREZZA, DEUX AUTRES AFFIDÉS DU CONSEIL DES DIX, *sur le devant de la scène;* SERVITEURS *occupés des apprêts d'un bal;* BERTRAM, *au fond, dans un coin.*

LIONI, *bas à Verezza.*

On vous a de Sténo renvoyé la sentence;
Vous l'exécuterez, mais avec indulgence.
L'état veut le punir comme un noble est puni :
Des égards, du respect.

VEREZZA.

Le seigneur Lioni
Me parle au nom des Dix ?

LIONI.

Leur volonté suprême
Laisse-t-elle un d'entr'eux parler d'après lui-même ?
Vous pouvez être doux, en voici l'ordre écrit.

Le prenant à part.

Cet autre ne l'est pas : il regarde un proscrit,
Par jugement secret traité comme il doit l'être;
Le prisonnier des plombs : une gondole, un prêtre,
Au canal Orfano. Sortez.

A ses valets.

Partout des fleurs !
Que les feux suspendus et l'éclat des couleurs,
Que le parfum léger des roses de Bysance,
Les sons qui de la joie annoncent la présence,
Que cent plaisirs divers d'eux-mêmes renaissans
Amollissent les cœurs et charment tous les sens.

A Bertram. *Aux valets.*

Approchez-vous, Bertram. Laissez-nous.

SCÈNE II.

LIONI, BERTRAM.

LIONI.

Ma colère
A cédé, quoique juste, aux pleurs de votre mère;

Le sein qui vous porta nous a nourris tous deux ;
Je m'en suis souvenu.

BERTRAM.

Monseigneur !...

LIONI.

Malheureux !
Quel orgueil fanatique ou quel mauvais génie
De censurer les grands t'inspira la manie ?

BERTRAM.

Je leur dois tous mes maux.

LIONI.

Bertram, sans mon appui,
Sur le pont des Soupirs tu passais aujourd'hui ;
On t'oubliait demain.

BERTRAM.

Je demeure immobile ;
Quoi ! le pont des Soupirs !

LIONI.

Sois un artiste habile,
Un sculpteur sans égal ; mais pense à tes travaux,
Et, quand tu veux blâmer, parle de tes rivaux.
L'état doit aux beaux-arts laisser ce privilége,
C'est ton droit ; plus hardi, tu deviens sacrilége.

BERTRAM.

On ne l'est qu'envers Dieu.

LIONI.

Mais ne comprends-tu pas
Que ceux qui peuvent tout sont les dieux d'ici-bas?..
On t'aime à Rialto, dans le peuple on t'écoute,
Dis que je t'ai sauvé : tu le diras ?

BERTRAM.

Sans doute ;
De raconter le bien le ciel nous fait la loi.

LIONI.

Et d'oublier le mal ; mais tes pareils et toi,
Les mains jointes, courbés sur vos pieux symboles,
Des pontifes divins vous croyez les paroles :
Du pouvoir qu'ils n'ont pas ils sont toujours jaloux,
Et vous ouvrant le ciel, ils le ferment pour nous.

BERTRAM.

Non pour vous, mais pour ceux que leur Dieu doit
[maudire.

LIONI.

Tu te crois saint, Bertram, et tu crains le martyre.
La torture...

BERTRAM.

Ah ! pitié !

LIONI.

Des grands parle à genoux.

BERTRAM.

De ma haine contre eux je vous excepte, vous.

LIONI.

Que leur reproches-tu ?

BERTRAM.

Ma misère.

LIONI.

Sois sage,
Travaille, tu vivras.

BERTRAM.

Promettre est leur usage :
Car l'ivoire ou l'ébène à leurs yeux est sans prix,
Quand il doit de mes mains passer sous leurs lambris.
Mais l'ont-ils, ce travail achevé pour leur plaire,
J'expire de besoin et j'attends mon salaire.

LIONI.

A-t-on des monceaux d'or pour satisfaire à tout ?
Je les verrai : mais parle, on célèbre ton goût ;
Quels marbres, quels tableaux, aux murs sont
Regarde ces apprêts : que t'en semble ? [comparables ?

BERTRAM.

Admirables !

LIONI.

Voyons, j'aime les arts et prends tes intérêts :
A voix basse.
Les Dix, pour tout savoir, ont des agens secrets,
Et nous payons fort cher leur utiles services ;
Tu nous pourrais comme eux rendre ces bons offices.
De nos patriciens plus d'un s'en fait honneur.

BERTRAM.

Je préfère pourtant...

LIONI.

Quoi ?

BERTRAM.

Mourir, monseigneur.

LIONI.

Insensé !

BERTRAM.

Mais comptez sur ma reconnaissance.

LIONI.

Me la prouver, je crois, n'est pas en ta puissance.

BERTRAM.

Le dernier peut un jour devenir le premier.

LIONI.

Comment ?

BERTRAM.

Dieu nous l'a dit.

LIONI.

Garde-toi d'oublier
Que des vertus ici l'humilité chrétienne
Est la plus nécessaire, et ce n'est pas la tienne.
Sténo !... sors.

SCÈNE III.

LIONI, BERTRAM, STÉNO

Il porte un domino ouvert qui laisse voir un costume très-élégant; il a son masque à la main.

STÉNO, *à Bertram.*

Gloire à toi, Phidias de nos jours;
J'ai reçu ton chef-d'œuvre, et le dois toujours,
Mais un mois de prison va régler mes dépenses ;
Je le paîrai bientôt.

BERTRAM, *à part, en s'inclinant.*

Plutôt que tu ne penses.

SCÈNE IV.

LIONI, STÉNO.

LIONI.

Qui ? vous, Sténo, chez moi !

STÉNO.

C'est mal me recevoir.

LIONI.

Condamné le matin, venir au bal le soir !

STÉNO.

Ma journée est complète et la nuit la couronne :
Je veux prendre congé de ceux que j'abandonne :
Demain je suis captif; à votre prisonnier
Laissez du moins ce jour, ce jour est le dernier.

LIONI.

Le doge vient ici ; je reçois la duchesse,
Et....

STÉNO.

Sa beauté vaut mieux que son titre d'altesse.
Que ne m'est-il permis de choisir mes liens !
Les fers de son époux sont moins doux que les siens.

LIONI.

Il ne faut pas plus loin pousser ce badinage ;
Même en vous punissant croyez qu'on vous ménage.

STÉNO.

J'aime votre clémence et l'effort en est beau :
M'ensevelir vivant dans la nuit du tombeau !
Et pourquoi? pour trois mots que j'eus le tort d'écrire;
Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
La vieillesse et l'hymen ne font plus qu'un enfant.
Au reste il est ici l'idole qu'on encense,
Pour lui rendre en honneur ce qu'il perd en puissance.

LIONI.

A ces honneurs, Sténo, gardez-vous d'attenter.
Par égard pour nous tous, qu'il doit représenter
Au timon de l'état, dont nous tenons les rênes,
Il faut baiser ses mains en leur donnant des chaînes.
Ainsi donc pour ce soir, je le dis à regret,
Mais...

STÉNO.

Mon déguisement vous répond du secret.
Non : ne me privez pas du piquant avantage
D'entendre, à son insu, l'auguste personnage.
Autour de la duchesse heureux de voltiger,
C'est en la regardant que je veux me venger.
Je veux suivre ses pas, dans ses yeux je veux lire ;
Tout voir sans être vu, tout juger sans rien dire ;
Et de votre pouvoir invisible et présent
Offrir, au sein des jeux, l'image en m'amusant.

LIONI.

Veiller sur vous, Sténo, n'est pas votre coutume.

STÉNO.

Qui peut me deviner, caché sous mon costume ?
Sous ce masque trompeur, le peut-on ? regardez :
Noir comme le manteau d'un de vos affidés.

LIONI.

Respectons les premiers ce qu'il faut qu'on redoute.

STÉNO.

Je ne ris plus de rien : je sais ce qu'il en coûte,
Pas même des époux ! N'est-il pas décrété
Que c'est un crime ici de lèse-majesté ?

LIONI.

Incorrigible !

STÉNO.

Eh non ! un mot vous épouvante ;
Mais ne redoutez plus ma liberté mourante :
C'est son dernier soupir ; il devait s'exhaler
Contre un vieillard chagrin qui vient de l'immoler.

LIONI.

Vous abusez de tout.

STÉNO.

Il le faut à notre âge
Le seul abus d'un bien en fait aimer l'usage.
Quoi de plus ennuyeux que vos plaisirs sensés ?
Ils rappellent aux cœurs, trop doucement bercés
Par un retour prévu d'émotions communes,
Ce fade mouvement qu'on sent sur les lagunes.
En ôtez-vous l'excès, le plaisir perd son goût.
Mais l'excès nous réveille, il donne un charme à tout.
Un amour vous suffit ; moi le mien se promène
De l'esclave de Smyrne à la noble Romaine,
Et de la courtisane il remonte aux beautés
Que votre bal promet à mes yeux enchantés.
Le jeu du Casino me pique et m'intéresse ;
Mais j'y prodigue l'or, ou j'y meurs de tristesse.
Si la liqueur de Chypre est un heureux poison,
C'est alors qu'affranchi d'un reste de raison,
Mon esprit pétillant qui fermente comme elle,
Des éclairs qu'il lui doit dans l'ivresse étincelle.
Mes jours, je les dépense au hasard, sans compter.
Qu'en faire ? on en a tant ! Peut-on les regretter !
Pour les renouveler, cette vie où je puise
Est un trésor sans fond qui jamais ne s'épuise ;
Ils passent pour renaître, et mon plus cher désir
Serait d'en dire autant de l'or et du plaisir.
Je parle en philosophe.

LIONI.

Et je réponds en sage :
Vous ne pouvez rester.

STÉNO.

Quittez donc ce visage ;
Dans la salle des Dix il vous irait au mieux,
Mais tout, excepté lui, me sonrit en ces lieux.

LIONI.

Flatteur !

STÉNO.

Chaque ornement, simple avec opulence,
Prouve le goût du maître et sa magnificence.

Plusieurs personnes parées ou masquées traversent la galerie au fond.

LIONI.

Soyez donc raisonnable : on vient de tous côtés,
J'aurais tort de permettre...

STÉNO.

Oui : mais vous permettez
Vous de qui la raison plane au-dessus des nôtres,
Ayez tort quelquefois par pitié pour les autres.
Mes adieux au plaisir seront cruels et doux :
C'est vouloir le pleurer que le quitter chez vous.

UN SERVITEUR DE LIONI, *annonçant.*

Le doge !

LIONI.

Fuyez donc : s'il vous voit...

STÉNO.

Impossible
Je me perds dans la foule et deviens invisible.

SCÈNE V.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, BENETINDE, LIONI, ISRAEL, Sénateurs, Courtisans, etc.

LIONI, *au doge.*

Posséder son altesse est pour tous un bonheur ;
Mais elle sait quel prix j'attache à tant d'honneur.

FALIERO.

Je ne devais pas moins à ce respect fidèle
Dont chaque jour m'apporte une preuve nouvelle.

LIONI, *à la duchesse.*

Madame, puissiez-vous ne pas trop regretter
Le palais que pour moi vous voulez bien quitter.

ÉLÉNA.

Vous ne le craignez pas.

LIONI, *à Fernando.*

Quelle surprise aimable !
Fernando de retour !

FERNANDO.

Le sort m'est favorable,
Je reviens à propos.

LIONI, *lui serrant la main.*

Et pour faire un heureux.

A Benetinde, qui cause avec le doge.

Salut au chef des Dix ; le plus cher de mes vœux
Est que de ses travaux ma fête le repose.

BENETINDE.

Occupé d'admirer, peut-on faire autre chose ?

Au doge, en reprenant sa conversation.

Vous penchez pour la paix ?

FERNANDO.

J'ai vu plus d'une cour,
Et pourtant rien d'égal à ce brillant séjour.

ÉLÉNA.

C'est un aveu flatteur après un long voyage.

LIONI.

Aux nobles Vénitiens. A Israël

Soyez les bienvenus ! Je reçois ton hommage,
Mon brave !

ISRAEL, *bas à Lioni.*

Sous le duc j'ai servi vaillamment ;
Il peut me protéger, présentez-moi.

LIONI, *le prenant par la main.*

Comment !
Viens.

ÉLÉNA, *regardant une peinture.*

De qui ce tableau ?

LIONI, *qui se retourne en présentant Israel.*

D'un maître de Florence,
Du Giotto.

LE DOGE, *à Israel.*

Dès ce soir vous aurez audience.

BENETINDE, *regardant le tableau tandis qu'Israël cause avec le doge.*

Où se passe la scène ?

LIONI, *qui se rapproche de lui.*

Eh, mais ! à Rimini.
La belle Francesca, dont l'amour est puni,
Voit tomber sous le bras d'un époux trop sévère
Le trop heureux rival que son cœur lui préfère.

ÉLÉNA, *à part.*

Je tremble.

LIONI.

Quel talent ! regardez : le jaloux
Menace encor son frère expirant sous ses coups.

BENETINDE.

Son frère ou son neveu ?

FERNANDO.

Dieu !

LIONI, *à Benetinde.*

Relisez le Dante :

A la duchesse.

Son frère Paolo. Que la femme est touchante !
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Oui, sublime.

Ici les premières mesures d'une danse vénitienne.

LIONI.

Ah ! j'entends le signal.

Au doge.

Monseigneur passe-t-il dans le salon de bal ?

FALIERO.

Ces divertissemens ne sont plus de mon âge.

LIONI, *lui montrant les échecs.*

On connaît votre goût : voici le jeu du sage.

FERNANDO, *à Éléna.*

Pour le premier quadrille acceptez-vous ma main ?

ÉLÉNA.

On vous a devancé.

LIONI, *offrant la main à Éléna.*

Je montre le chemin.

A Israel qu'il laisse avec le doge.

Fais ta cour.

BENETINDE, *qui les suit, à Fernando.*

Donnez-moi quelques détails sincères
Sur ce qu'on dit de nous dans les cours étrangères.

Tout le monde sort, excepté le doge et Israël.

SCÈNE VI.

FALIERO, ISRAEL. *Ils se rapprochent par degrés.*

FALIERO.

Enfin nous voilà seuls.

ISRAEL.

Décidons de leurs jours.

FALIERO.

Quel mépris dans leurs yeux !

ISRAEL.

Fermons-les pour toujours.

FALIERO.

Même en se parlant bas qu'ils montraient d'insolence

ISRAEL.

Nous allons pour toujours les réduire au silence.

FALIERO.

De leur sourire amer j'aurais pu me lasser.

ISRAEL.

La bouche d'un mourant sourit sans offenser.

FALIERO.

Ne peut-on nous troubler ?

La musique recommence.

ISRAEL.

Le plaisir les enivre.
Ils pressentent leur sort et se hâtent de vivre.
De ce bruyant concert entendez-vous les sons ?

FALIERO.

Le tems vole pour eux.

ISRAEL.

Et pour nous : agissons.

FALIERO.

La liste de vos chefs ?

ISRAEL, *qui lui remet un papier.*

La voici.

FALIERO.

Tu m'étonnes.
Tu te crois sûr de moi, puisque tu me la donnes.

ISRAEL

Je le puis.

FALIERO, *ouvrant le papier.*

Pas de noms !

ISRAEL.

Mais des titres; voyez !

FALIERO.

Qui sont peu rassurans.

ISRAEL.

Plus que vous ne croyez.

FALIERO.

Un pêcheur, un Dalmate, un artisan !

ISRAEL.

Qu'importe?
Chacun a trente ami pour lui prêter main-forte.

FALIERO.

Un gondolier !

ISRAEL.

Trois cents; car je lui dois l'appui
De tous ces compagnons non moins braves que lui.

FALIERO.

Que fais-tu d'un sculpteur ?

ISRAEL.

Le ciel, dit-on, l'inspire.
Homme utile! avec nous c'est saint Marc qui conspire.

FALIERO.

Des esclaves !

ISRAEL.

Nombreux.

FALIERO.

Mais qui vous ont coûté
Beaucoup d'or ?

ISRAEL.

Un seul mot.

FALIERO.

Et lequel ?

ISRAEL.

Liberté.

FALIERO.

Mille condottieri vous coûtent davantage.

ISRAEL.

Rien.

FALIERO.

Dis vrai.

ISRAEL.

J'ai promis...

FALIERO.

Eh ! quoi donc ?

ISRAEL.

Le pillage.

FALIERO.

Je rachète Venise, et donne pour rançon...

ISRAEL.

Le trésor ?

FALIERO.

Tous mes biens.

ISRAEL.

Que j'accepte en leur nom.

FALIERO, *lui rendant la liste.*

Deux mille! avec ce nombre il faut tout entreprendre.
C'est peu pour attaquer !

ISRAEL.

C'est beaucoup pour surprendre.

FALIERO.

J'en conviens; mais sans moi pourquoi n'agis-tu pas?

ISRAEL.

C'est qu'il nous faut un chef, s'il vous faut des soldats.

FALIERO.

Et vous m'avez choisi ?

ISRAEL.

Pour vaincre.

FALIERO, *écoutant.*

Le bruit cesse ;
Occupons-nous tous deux.

ISRAEL.

Comment ?

FALIERO.

Le tems nous presse:
Des échecs !... c'est pour moi qu'on les a préparés.

Lui faisant signe de s'asseoir.

Qu'ils servent nos projets.

ISRAEL, *assis.*

Ces nouveaux conjurés
Seront discrets du moins.

FALIERO.

Silence !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, LIONI.

Plusieurs personnes, pendant cette scène et la suivante, traversent le salon, se promènent dans la galerie, s'arrêtent à des tables de jeu, jettent et ramassent de l'or; enfin tout le mouvement d'une fête.

LIONI, *à Faliero.*

Votre Altesse
Dédaigne nos plaisirs.

FALIERO.

Non : mais j'en fuis l'ivresse.

LIONI.

Mon heureux protégé joue avec monseigneur !

FALIERO, *posant la main sur l'épaule d'Israël.*

J'honore un vieux soldat.

LIONI.

Digne d'un tel honneur.

ISRAEL.

C'est un beau jour pour moi.

LIONI, *à Faliero.*

Vous aurez l'avantage,
Puisque ce noble jeu de la guerre est l'image.

ISRAEL.

Je tente, je l'avoue, un combat inégal.

LIONI, *regardant la partie.*

Voyons si le marin vaincra son amiral.
Au doge.
Vous commencez ?

FALIERO.

J'espère achever avec gloire.
Je ne puis décider où penche la victoire ;

LIONI.

Le salon me réclame, et vous m'excuserez.

FALIERO.

D'un maître de maison les devoirs sont sacrés ;
Remplissez-les.

LIONI, *en se retirant.*

Pardon !

SCÈNE VIII.

FALIERO, ISRAEL.

On circule dans le salon et on joue dans la galerie ; de tems en tems on voit Sténo, masqué, poursuivre la duchesse.

ISRAEL.

Haut. A voix basse.
Au roi !... c'est un présage.
Voulez-vous être roi ?

FALIERO.

Pour sortir d'esclavage.

ISRAEL.

Pour nous en délivrer.

FALIERO.

Roi de sujets heureux.

ISRAEL.

Qu'ils soient libres par vous, et soyez roi par eux.

FALIERO.

Je veux voir tes amis.

ISRAEL.

Sur quel gage repose
Le salut incertain de leurs jours que j'expose ?

FALIERO.

Ma parole en est un qu'ils doivent accepter.

ISRAEL.

Sur ce gage en leur nom je ne puis pas traiter.

FALIERO.

Il a suffi pour toi.

ISRAEL.

Mais j'en demande un autre
Pour garant de leur vie.

FALIERO.

Et quel est-il ?

ISRAEL.

La vôtre.

FALIERO

Tu veux que je me livre ?

ISRAEL.

Et je dois l'exiger.

FALIERO

Chez toi ?

ISRAEL.

Non ; sous le ciel quand je cours un danger
J'aime les lieux ouverts pour s'y perdre dans l'ombre

FALIERO.

Quelle nuit choisis-tu ?

ISRAEL.

Cette nuit.

FALIERO.

Elle est sombre

ISRAEL.

Belle d'obscurité pour un conspirateur,
Profonde, et dans le ciel pas un seul délateur.

FALIERO.

Mais sur la terre?

ISRAEL.

Aucun. Comptez sur ma prudence
N'admettez qu'un seul homme à cette confidence.

FALIERO.

Qui donc ?

ISRAEL.

Votre neveu.

FALIERO.

Non, j'irai seul.

ISRAEL.

Pourquoi?
Pour que ma race en lui vive encore après moi.
Le lieu ?

La musique se fait entendre, tout le monde rentre dans la salle de bal.

ISRAEL.

Saint-Jean et Paul.

FALIERO.

Conspirer sur la cendre
De mes nobles aïeux ranimés pour m'entendre !

ISRAEL.

Ils seront du complot.

FALIERO.

Et le plus révéré,
Dont l'image est debout près du parvis sacré,
Me verra donc trahir ma gloire et mes ancêtres !

ISRAEL.

Trahir ! que dites-vous?

FALIERO.

Oui, nous sommes des traîtres.

Si le sort est pour eux ; mais, s'il nous tend la main,
Les traîtres d'aujourd'hui sont des héros demain.

FALIERO.

Je doute...

ISRAEL.

Il est trop tard.

FALIERO.

Avant que je prononce,
Je veux méditer; sors : mais attends ma réponse.

ISRAEL.

C'est lui livrer des jours qu'elle peut m'arracher...

FALIERO.

Eh bien ! l'attendras-tu ?

ISRAEL.

Je viendrai la chercher.

SCÈNE IX.

FALIERO, *seul.*

Où tend le noir dessein dont je suis le ministre?
A ces accens joyeux se mêle un bruit sinistre,
Pour eux .. pour moi, peut-être! Ah ! le danger n'est rien.
L'acte lui seul m'occupe : est-ce un mal? est ce un bien?
Je suis chef de l'état; j'en veux changer la face;
Élu par la noblesse, et mon bras la menace.
Les lois sont sous ma garde, et je détruis les lois.
De quel droit cependant? Les abus font mes droits.
Si le sort me trahit, de qui suis-je complice?
De qui suis-je l'égal, si le sort m'est propice?
De ceux dont nous heurtons la rame ou les filets,
Quand ils dorment à l'ombre au seuil de nos palais.
De pêcheurs, d'artisans une troupe grossière
Va donc de ses lambeaux secouer la poussière,
Pour envahir nos bancs et gouverner l'état?
Voilà mes conseillers, ma cour et mon sénat!...
Mais de nos sénateurs les aïeux vénérables,
Qui sont-ils? des pêcheurs rassemblés sur des sables.
Mes obsours conjurés sont-ils moins à mes yeux?
Des nobles à venir j'en ferai les aïeux,
Et si mon successeur reçoit d'eux un outrage,
Il suivra mon exemple en brisant mon ouvrage.
C'est donc moi que je venge?.. Objet sacré, c'est toi!
Éléna, noble amie, as-tu reçu ma foi
Pour que ton protecteur te livre à qui t'offense?
Puisque leur lâcheté m'a remis ta défense,
Je punirai l'affront..... et, s'il est mérité?
Qui l'a dit?... Au transport dont je suis agité
Je sens qu'elle devient ma première victime;
Elle expire : elle est morte... Ah! ce doute est un crime.
La voici ! qu'elle parle et dispose à son gré
Du sort et des projets de ce cœur déchiré!

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA.

ÉLÉNA.

Eh quoi ! vous êtes seul? Venez : de cette fête
Si le vain bruit vous pese, à le fuir je suis prête.

FALIERO

Je dois rester pour toi.

ÉLÉNA.

Voudrais-je prolonger
Des plaisirs qu'avec vous je ne puis partager?
J'en sens peu la douceur; ce devoir qui m'ordonne
D'entendre tout le monde en n'écoutant personne,
Ces flots de courtisans qui m'assiégent de soins,
Et croiraient m'offenser, s'ils m'importunaient moins,
D'un tel délassement me font un esclavage.
Avec la liberté qu'autorise l'usage,
Un d'eux, couvert d'un masque et ne se nommant pas,
Me lasse, me poursuit, s'attache à tous mes pas.

FALIERO, *vivement.*

Qu'a t-il dit?

ÉLÉNA.

Rien pourtant, rien qu'il n'ait pu me dire;
Mais je conçois l'ennui que ce bal vous inspire,
Et prompte à le quitter, j'ai cependant, je croi,
Moins de pitié pour vous que je n'en ai pour moi.

FALIERO.

Ce dégoût des plaisirs et m'attriste et m'étonne :
A quelque noir chagrin ton ame s'abandonne.
Tu n'es donc plus heureuse, Éléna?

ÉLÉNA.

Moi, seigneur!

FALIERO.

Parle.

ÉLÉNA.

Rien auprès de vous ne manque à mon bonheur.

FALIERO.

Dis-moi ce qui le trouble : est-ce la calomnie?
L'innocence la brave et n'en est pas ternie.
Doit-on s'en affliger quand on est sans remords?

ÉLÉNA.

Je suis heureuse.

FALIERO.

Non : malgré tous vos efforts,
Vos pleurs mal étouffés démentent ce langage
Vous me trompez.

ÉLÉNA, *à part.*

O ciel!

FALIERO.

A ma voix prends courage:
Ne laisse pas ton cœur se trahir à demi;
Sois bonne et confiante avec ton vieil ami:
Il va t'interroger.

ÉLÉNA, *à part*

Je frémis!

FALIERO.

Ma tendresse
Eût voulu te cacher le doute qui m'oppresse,
Mais pour m'en affranchir j'ai de puissans motifs:
Un instant quelquefois, un mot, sont décisifs.
Un mot peut disposer de mon sort, de ma vie.....

ÉLÉNA.

Qu'entends-je?

FALIERO.

En me rendant la paix qui m'est ravie.
N'as-tu pas, réponds-moi, par un discours léger,
Un abandon permis que tu crus sans danger,
Un sourire, un regard, par quelque préférence,
Enhardi de Sténo la coupable espérance?

ÉLÉNA, *vivement.*

Sténo!

FALIERO.

Non, je le vois; ce dédain l'a prouvé;

Non ; pas même un regard par l'honneur réprouvé,
D'un penchant combattu pas même le murmure
Ne t'a parlé pour lui, non, jamais?

ÉLÉNA.

Je le jure.

FALIERO.

Assez, ma fille, assez. Ah! ne va pas plus loin :
Un serment! ton époux n'en avait pas besoin.

ÉLÉNA.

Je dois...

FALIERO.

Lui pardonner un soupçon qui t'accable :
Il fût mort de douleur en te trouvant coupable.

ÉLÉNA, *à part.*

Taisons-nous!

FALIERO.

Doux moment! mais je l'avais prévu,
Mon doute est éclairci.

SCÈNE XI.

FALIERO, ÉLÉNA, FERNANDO, ISRAEL.

ISRAEL, *à Fernando.*

Je vous dis qu'on l'a vu.

FERNANDO.

Ici?

ISRAEL.

Lui-même.

FERNANDO.

En vain son masque le rassure.

FALIERO.

Qui donc? parlez.

ISRAEL.

Sténo.

FALIERO.

Sténo!

ÉLÉNA, *à part.*

J'en étais sûre,
C'était lui.

FALIERO.

Voilà donc comme ils ont respecté
Ma présence et les droits de l'hospitalité!

FERNANDO.

C'en est trop.

FALIERO.

Se peut-il? ton rapport est fidèle?

ISRAEL.

J'affirme devant Dieu ce que je vous révèle.

FALIERO.

Lioni le savait : c'était un jeu pour tous...
J'y pense : un inconnu vous suivait malgré vous.

ÉLÉNA.

J'ignore...

FALIERO.

C'est Sténo.

FERNANDO.

Châtiez son audace.

FALIERO, *faisant un pas vers le salon.*

Je veux qu'avec opprobre à mes yeux on le chasse.

ÉLÉNA.

Arrêtez.

FALIERO, *froidement.*

Je vous crois : ne nous plaignons de rien;
Ce serait vainement ; retirons-nous.

ISRAEL, *bas au doge.*

Eh bien?

FALIERO, *bas à Israël.*

A minuit.

ISRAEL, *en sortant.*

J'y serai.

FALIERO.

Sortons : je sens renaître
Un courroux dont mon cœur ne pourrait rester maître.

ÉLÉNA.

Vous ne nous suivez pas, Fernando?

FALIERO.

Non : plus tard.
Reste et donne un motif à mon brusque départ.
Que Lioni surtout en ignore la cause ;
Il le faut ; d'un tel soin sur toi je me repose
Point de vengeance! adieu.

SCÈNE XII.

FERNANDO, *seul.*

Que j'épargne son sang
Mais je vous trahirais en vous obéissant!
Mais je dois le punir, mais il tarde à ma rage
Que son masque arraché, brisé sur son visage...
On vient. Dieu! si c'était... Gardons de nous tromper:
Observons en silence, il ne peut m'échapper.

Il se retire sous la galerie du fond.

SCÈNE XIII.

FERNANDO, STÉNO.

STÉNO, *qui est entré avec précaution, en ôtant son masque.*

Personne! ah, respirons!

Il s'assied dans un fauteuil et se sert de son masque comme d'un éventail.

Que la duchesse est belle!
Je la suivais partout. Point de grâce pour elle.

Regardant son masque.

L'heureuse invention pour tromper un jaloux!
Nuit d'ivresse!.. un tumulte! Ah! le désordre est doux;
Mais il a son excès : tant de plaisir m'accable.

Dans ce moment on entre dans la galerie ; on s'y promène et l'on y danse.

FERNANDO, *à voix basse.*

Je vous cherche, Sténo.

STÉNO.

Moi!

FERNANDO.

Je cherche un coupable.

STÉNO.

Dites un condamné, surpris par trahison.

FERNANDO.

Vous vous couvrez d'un masque, et vous avez raison.

STÉNO, *qui se lève en souriant.*

Je sais tout le respect qu'un doge a droit d'attendre.

FERNANDO.

Vous le savez si peu, que je veux vous l'apprendre.

STÉNO.

Mes juges, ce matin, l'ont fait impunément;
Mais une autre leçon aurait son châtiment.

FERNANDO.

Ma justice pourtant vous en réserve une autre.

STÉNO.

C'est un duel?

FERNANDO.

A mort : ou ma vie, ou la vôtre!

STÉNO.

Dernier des Faliero, je suis sûr de mes coups,
Et respecte un beau nom qui mourrait avec vous.

FERNANDO.

Insulter une femme est tout votre courage.

STÉNO.

Qui la défend trop bien l'insulte davantage.

FERNANDO.

Qu'avez-vous dit, Sténo?

STÉNO.

La vérité, je crois.

FERNANDO.

Vous aurez donc vécu sans la dire une fois.

STÉNO.

Ce mot-là veut du sang.

FERNANDO.

Mon injure en demande.

STÉNO.

Où se répandra-t-il?

FERNANDO.

Pourvu qu'il se répande,
N'importe.

STÉNO.

Où d'ordinaire on se voit seul à seul;
Près de Saint-Jean et Paul?

FERNANDO.

Oui, devant mon aïeul.
Je veux rendre à ses pieds votre chute exemplaire.

STÉNO.

Beaucoup me l'avaient dit, aucun n'a pu le faire.

FERNANDO.

Eh bien! ce qu'ils ont dit, j'ose le répéter,
Et ce qu'ils n'ont pas fait, je vais l'exécuter.

STÉNO.

A minuit!

FERNANDO.

A l'instant!

STÉNO.

Le plaisir me rappelle;
Mais l'honneur à son tour me trouvera fidèle.

FERNANDO.

Distrait par le plaisir, on s'oublie au besoin.

STÉNO.

Non : ma pitié pour vous ne s'étend pas si loin.

FERNANDO.

J'irai de cet oubli vous épargner la honte.

STÉNO.

C'est un soin généreux dont je vous tiendrai compte.
Nos témoins?

FERNANDO.

Dieu pour moi.

STÉNO.

Pour tous deux.

FERNANDO.

Aujourd'hui
Un de nous deux, Sténo, paraîtra devant lui.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

La place de Saint-Jean et Paul : l'église d'un côté, le canal de l'autre : une statue au milieu du théâtre. Près du canal une Madone éclairée par une lampe.

SCÈNE PREMIÈRE.

PIETRO, BERTRAM, STROZZI, *aiguisant un stylet sur les degrés du piédestal.*

PIETRO.

Bertram, tu parles trop.

BERTRAM.

Quand mon zèle m'entraîne,
Je ne consulte pas votre prudence humaine.

PIETRO.

J'ai droit d'en murmurer, puisqu'un de tes aveux
Peut m'envoyer au ciel plus tôt que je ne veux.

BERTRAM.

Lioni...

PIETRO.

Je le crains, même lorsqu'il pardonne.

BERTRAM.

Pietro le gondolier ne se fie à personne.

PIETRO.

Pietro le gondolier ne prend pour confidens,
Quand il parle tout haut, que les flots et les vents.

BERTRAM.

Muet comme un des Dix, hormis les jours d'ivresse.

PIETRO.

C'est vrai, pieux Bertram : chacun a sa faiblesse;
Mais par le Dieu vivant!..

BERTRAM.

Tu profanes ce nom.
Je veux jusqu'au succès veiller sur ma raison.

STROZZI.

Foi de condottiere, si tu tiens ta parole,
A toi le collier d'or du premier que j'immole.

PIETRO.

Que fait Strozzi?

STROZZI.

J'apprête, aux pieds d'un oppresseur,
Le stylet qui tûra son dernier successeur.

PIETRO.

Le doge!

BERTRAM.

Il insulta, dans un jour de colère,

Un pontife de Dieu durant le saint mystère;
Qu'il meure !

PIETRO.

Je le plains.

STROZZI.

Moi je ne le hais pas;
Mais ses jours sont à prix : je frappe.

BERTRAM.

Ainsi ton bras
S'enrichit par le meurtre et tu vends ton courage.

STROZZI.

Comme Pietro ses chants en côtoyant la plage;
Comme toi, les objets façonnés par ton art.
Ton ciseau te fait vivre et moi c'est mon poignard.
L'intérêt est ma loi; l'or, mon but; ma patrie,
Celle ou je suis payé; la mort, mon industrie.

BERTRAM.

Strozzi, ton tour viendra.

PIETRO.

Fais trêve à tes leçons.
Leurs palais sont à nous; j'en veux un : choisissons.

BERTRAM.

Il en est qu'on épargne.

PIETRO.

Aucun. Bertram, écoute :
Si je te croyais faible...

BERTRAM.

On ne l'est pas sans doute,
En jugeant comme Dieu qui sauve l'innocent.

PIETRO.

Pas un seul d'épargné !

STROZZI.

Pas un !

PIETRO.

Guerre au puissant !

STROZZI.

A son or !

PIETRO.

A ses vins de Grèce et d'Italie !

STROZZI.

Respect aux lois !

PIETRO.

Respect au serment qui nous lie !
Plus de patriciens ! qu'ils tombent sans retour;
Et que dans mon palais on me serve à mon tour.

BERTRAM.

Qui donc, Pietro ?

STROZZI.

Le peuple : il en faut un peut-être.

PIETRO.

Je veux un peuple aussi; mais je n'en veux pas être.

BERTRAM.

Si, pour leur succéder, vous renversez les grands,
Sur les tyrans détruits mort aux nouveaux tyrans.

PIETRO, *prenant son poignard.*

Par ce fer !

BERTRAM, *levant le sien.*

Par le ciel !

STROZZI, *qui se jette entre eux.*

Bertram, sois le plus sage.
Vous battre ! à la bonne heure, au moment du partage.
Rejoignons notre chef qui vous mettra d'accord.

PIETRO.

Plus bas ! j'entends marcher : là, debout près du bord,
Montrant le doge couvert d'un manteau.
Je vois quelqu'un.

STROZZI, *à voix basse.*

Veux-tu me payer son silence !
Le canal est voisin.

BERTRAM.

Non, point de violence !

PIETRO.

Bertram a peur du sang.

BERTRAM, *à Strozzi.*

Viens.

STROZZI.

Soit : mais nous verrons,
Si je le trouve ici quand nous y reviendrons.

Ils sortent.

SCÈNE II.

FALIERO.

Il s'avance à pas lents et s'arrête devant Saint-Jean et Paul.

Minuit !... personne encore ! je croyais les surprendre;
Mais mon rôle commence, et c'est à moi d'attendre.
Mes amis vont venir. . Oui, doge, tes amis,
Ils presseront ta main. Dans quels lieux ? j'en frémis :
Deux princes dont je sors dorment dans ces murailles;
Ce qui n'est plus que cendre a gagné des batailles.
Ils m'entendront !... Eh bien ! levez-vous à ma voix.
Regardez ces cheveux blanchis par tant d'exploits,
Et, de vos doigts glacés comptant mes cicatrices,
Aux crimes des ingrats mesurez leurs supplices !
O toi, qu'on rapporta sur ton noble étendard,
Vaincu par la fortune où j'ai vaincu plus tard,
Vaillant Ordelafo, dont je vois la statue,
Tend cette main de marbre à ta race abattue;
Et toi, qui succombas, rongés par les soucis,
D'un trône où sans honneur je suis encore assis,
Mânes de mes aïeux, quand ma tombe royale
Entre vos deux tombeaux remplira l'intervalle,
J'aurai vengé le nom de ceux dont j'héritai,
Et le rendrai sans tache à leur postérité !

SCÈNE III.

FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO STROZZI, Conjurés.

ISRAEL.

Hâtons-nous : c'est ici; l'heure est déjà passée.

STROZZI.

Pietro, Bertram et moi, nous l'avions devancée;
Mais tu ne venais pas.

ISRAEL.

Tous sont présens ?

STROZZI.

Oui, tous,
Hors quelques-uns des miens qui veilleront sur nous;
Braves dont je réponds.

PIETRO.

Et trois de mes fidèles,
Couchés, sur le canal, au fond de leurs nacelles;
Leur voix doit au besoin m'avertir du danger.

ISRAEL.

A Piétro. Au doge retiré dans un coin de la scène.

Bien !... Je comptais sur vous.

BERTRAM.

Quel est cet étranger ?

FALIERO.

Un protecteur du peuple.

ISRAEL.

Un soutien de sa cause,
Et celui que pour chef Israël vous propose.

PIETRO.

Qui peut te remplacer ?

ISRAEL.

Un plus digne.

STROZZI.

Son nom ?

FALIERO, *s'avançant et se découvrant.*

Faliero !

PIETRO.

C'est le doge.

TOUS.

Aux armes, trahison !

STROZZI.

Frappons : meure avec lui le traître qui nous livre.

ISRAEL.

Qu'un de vous fasse un pas, il a cessé de vivre.

BERTRAM.

Attendons, pour frapper, le signal du beffroi.

FALIERO.

J'admire ce courage enfanté par l'effroi : [armes !
Tous, le glaive à la main, contre un vieillard sans
Leur père !. . Pour qu'un glaive excite ses alarmes,
Enfans, la mort et lui se sont vus de trop près,
Et tous deux l'un pour l'autre ils n'ont plus de secret.
Elle aurait quelque peine à lui sembler nouvelle,
Depuis quatre-vingts ans qu'il se joue avec elle.
Je viens seul parmi vous, et c'est vous qui tremblez !
Ce sont là les grands cœurs par ton choix rassemblés,
Ces guerriers qui voulaient, dans leur zèle héroïque,
D'un ramas d'oppresseurs purger la république,
Destructeurs du sénat, l'écraser, l'abolir ?
D'un vieux patricien le nom les fait pâlir.
Que tes braves amis cherchent qui leur commande.
Pour mon sang, le voilà ! qu'un de vous le répande :
Toi, qui le menaçais, toi, qui veux m'immoler,
Vous tous... Mais de terreur je vous vois reculer.
Allons! pas un d'entre eux, je leur rends cet hommage,
N'est assez lâche, au moins, pour avoir ce courage.

STROZZI.

Il nous fait honte, amis !

BERTRAM.

Nous l'avons mérité.
Avant qu'on le punisse il doit être écouté.

ISRAEL.

Vos soldats, Faliero, sont prêts à vous entendre.

FALIERO.

Eh bien ! à leur parler je veux encor descendre.
Est-ce un tyran qu'en moi vous prétendez punir ?
Ma vie est, jour par jour, dans plus d'un souvenir :
Déroulez d'un seul coup cette vaste carrière.
Mes victoires ! passons : je les laisse en arrière ;
Mon règne devant vous, pour vous imposer moins,
Récuse en sa faveur ces glorieux témoins.
Quand vous ai-je opprimés ? qui de vous fut victime ?
Qui peut me reprocher un acte illégitime ?
Il est juge à son tour, celui qui fut martyr ;
C'est avec son poignard qu'il doit me démentir.
Justes, puis-je vous craindre ? ingrats, je vous défie.
Vous l'êtes : c'est pour vous que l'on me sacrifie.
C'est en vous défendant que sur moi j'amassai
Ce fardeau de douleurs dont le poids m'a lassé.
Pour vous faire innocents, je me suis fait coupable,
Et le plus grand de vous est le plus misérable.
Jugez-moi : le passé fut mon seul défenseur ;
Êtes-vous des ingrats, ou suis-je un oppresseur ?

BERTRAM.

Si Dieu vous couronnait, vous le seriez peut-être.

FALIERO.

Vous savez qui je fus ; voici qui je veux être :
Votre vengeur d'abord. Vous exposez vos jours ;
Le succès à ce prix ne s'obtient pas toujours ;
Toujours la liberté : qui périt avec gloire,
S'affranchit par la mort comme par la victoire.
Mais le succès suivra vos desseins généreux,
Si je veux les servir : compagnons, je le veux.
La cloche de Saint-Marc à mon ordre est soumise ;
Trois coups, et tout un peuple est debout dans Venise :
Ces trois coups sonneront. Mes clients sont nombreux,
Mes vassaux plus encor ; je m'engage pour eux.
Frappez donc ! dans son sang noyez la tyrannie ;
Venise en sortira, mais libre et rajeunie.
Votre vengeur alors redevient votre égal.
Des débris d'un corps faible à lui-même fatal,
D'un état incertain, république ou royaume,
Qui n'a ni roi, ni peuple, et n'est plus qu'un fantôme,
Formons un état libre où régneront les lois,
Où les rangs mérités s'appuîront sur les droits,
Où les travaux, eux seuls, donneront la richesse ;
Les talens, le pouvoir ; les vertus, la noblesse.
Ne soupçonnez donc pas que, dans la royauté,
L'attrait du despotisme aujourd'hui m'ait tenté.
Se charge qui voudra de ce poids incommode !
Mes vœux tendent plus haut : oui, je suis prince à
Général à Zara, doge à Venise ; eh bien ! [Rhode,
Je ne veux pas descendre, et me fais citoyen.

PIETRO, *en frappant sur l'épaule du doge.*

C'est parler dignement !

Le doge se recule avec un mouvement involontaire de dédain.

D'où vient cette surprise ?
Entre égaux !...

ISRAEL.

De ce titre en vain on s'autorise,
Pour sortir du respect qu'on doit à la vertu.
Vous, égaux ! à quel siége as-tu donc combattu ?
Sur quels bords ? dans quels rangs ? s'il met bas s [naissance
Sa gloire au moins lui reste, et maintient la distance
Il reste grand pour nous, et doit l'être en effet
Moins du nom qu'il reçut que du nom qu'il s'est fai
Sers soixante ans Venise ainsi qu'il l'a servie ;
Risque vingt fois pour elle et ton sang et ta vie ;
Mets vingt fois sous ses pieds un pavillon rival,
Et tu pourras alors te nommer son égal !

PIETRO

Si par ma liberté j'excite sa colère,
Il est trop noble encor pour un chef populaire.

FALIERO.

Moi t'en vouloir ! pourquoi ? Tu n'avais aucun tort,
Aucun. Ta main, mon brave, et soyons tous d'accord !
Je me dépouille aussi de ce nom qui vous gêne :
Pour l'emporter sur vous, mon titre c'est ma haine.
Si ce titre par toi m'est encor disputé,
Dis-moi qui de nous deux fut le plus insulté..
Compare nos affronts : autour du Bucentaure,
Quand vos cris saluaient mon règne à son aurore,
Je marchais sur des fleurs, je respirais l'encens ;
Ces fiers patriciens à mes pieds fléchissans ;
Ils semblaient mes amis... Hélas ! j'étais leur maître.
Leur politique alors fut de me méconnaître.
Captif de mes sujets, sur mon trône enchaîné,
Flétri, j'osai me plaindre et je fus condamné ;
Je condamne à mon tour. Mourant, je me relève,
Et sans pitié comme eux, terrible, armé du glaive,
Un pied dans le cercueil, je m'arrête, et j'en sors
Pour envoyer les Dix m'annoncer chez les morts.
Mais prince ou plébéien, que je règne ou conspire,
Je ne puis échapper aux soupçons que j'inspire.
Les vôtres m'ont blessé. Terminons ce débat :
Qui me craignait pour chef me veut-il pour soldat ?
Je courbe devant lui ma tête octogénaire,
Et je viens dans vos rangs servir en volontaire.
Faites un meilleur choix, il me sera sacré :
Quel est celui de vous à qui j'obéirai ?

ISRAEL.

C'est à nous d'obéir.

BERTRAM.

Je donnerai l'exemple.
Un attentat par vous fut commis dans le temple ;
Expiez votre faute en vengeant les autels.

FALIERO.

Je serai l'instrument des décrets éternels.

STROZZI.

Aux soldats étrangers on a fait des promesses;
Les tiendrez-vous?

FALIERO, *lui jettant une bourse.*

Voici mes premières largesses.

PIETRO.

Mes gondoliers mourront pour leur libérateur.

FALIERO.

Tel qui fut gondolier deviendra sénateur.

TOUS.

Honneur à Faliero!

ISRAEL.

Jurez-vous de le suivre?

TOUS.

Nous le jurons!

ISRAEL.

Eh bien! que son bras nous délivre!
Au doge.
Quand voulez-vous agir?

FALIERO.

Au lever du soleil.

BERTRAM.

Si tôt!

FALIERO.

Toujours trop tard dans un projet pareil. [mes.
Bien choisir l'heure est tout pour les succès des hom-
Le hasard devient maître au point où nous en sommes;
Qui sait s'il veut nous perdre ou s'il doit nous servir?
Otez donc au hasard ce qu'on peut lui ravir.

BERTRAM.

Mais tous périront-ils?

PIETRO.

Sous leurs palais en cendre.

ISRAEL.

Il faut achever l'œuvre ou ne pas l'entreprendre.
Bertram, qu'un d'eux survive au désastre commun,
En lui tous revriront; ainsi tous, ou pas un:
Le père avec l'époux, le frère avec le frère,
Tous, et jusqu'à l'enfant sur le corps de son père!

BERTRAM.

Faliero seul commande et doit seul décider.

ISRAEL, *au doge.*

Prononcez!

FALIERO, *après un moment de silence.*

Ah! cruels! qu'osez-vous demander?
Mes mains se résignaient à leur sanglant office;
Mais prendre sur moi seul l'horreur du sacrifice!...
A Israël.
Tu peux l'ordonner, toi! tu ne fus qu'opprimé;
Mais moi, s'ils m'ont trahi, jadis ils m'ont aimé.
Il s'avançant sur le devant de la scène, tandis que les conjurés attendent avec anxiété sa décision.
Nous avons confondu notre joie et nos larmes:
Les anciens du conseil sont mes compagnons d'armes,
Mes compagnons d'enfance. Au sortir de nos jeux,
J'ai couché sous leur tente, et j'ai dit avec eux,
A la table où pour moi la coupe s'est remplie,
Ces paroles du cœur que jamais on n'oublie.
Adieu, vivans récits de nos premiers combats!
Je ne verrai donc plus, en lui tendant les bras,
Sur le front d'un vieillard rajeuni par ma vue,
Un siècle d'amitié m'offrir la bienvenue.
Je tue, en les frappant, le passé, l'avenir,
Et reste sans espoir comme sans souvenir.

ISRAEL, *avec impatience.*

Eh quoi! vous balancez?

UN GONDOLIER, *hors de la scène.*

« Gondolier, la mer t'appelle;
» Pars et n'attends pas le jour.

PIETRO.

C'est un avis: silence!

LE GONDOLIER.

» Adieu, Venise la belle;
» Adieu, pays mon amour!

ISRAEL.

Un importun s'approche; évitons sa présence.

LE GONDOLIER.

» Quand le devoir l'ordonne,
» Venise, on t'abandonne,
» Mais c'est sans t'oublier.

FALIERO.

Que chacun à ma voix revienne au rendez-vous
Et sans nous éloigner, amis, séparons-nous.

LE GONDOLIER.

» Que Saint-Marc et la Madone
» Soient en aide au gondolier! »

Pendant les deux derniers vers et la reprise, les conjurés sortent d'un côté: une gondole s'arrête sur le canal. Fernando et Sténo en descendent.

SCÈNE IV.

FERNANDO STÉNO.

FERNANDO; *il tire son épée et d'une voix étouffée par la fureur.*

L'instant est favorable et la place est déserte!

STÉNO, *avec calme.*

Du sang-froid, Fernando; vous cherchez votre perte.

FERNANDO.

Défends-toi!

STÉNO.

Calmez-vous: je prévois votre sort.

FERNANDO.

Le tien.

STÉNO

Je dois...

FERNANDO.

Mourir ou me donner la mort.
En garde!

STÉNO, *tirant son épée.*

Il le faut donc; mais c'est pour ma défense.

FERNANDO.

Enfin ta calomnie aura sa récompense.
Ils combattent.

STÉNO.

Vous êtes blessé.

FERNANDO

Non.

STÉNO.

Votre sang coule.

FERNANDO.

Eh bien
Celui que j'ai perdu va se mêler au tien:
Meurs, lâche!

STÉNO.

Vaine atteinte! et la mienne...

FERNANDO.

Ah! j'expire.
Il chancelle et tombe sur les degrés du piédestal de la statue.
La fortune est pour vous.

STÉNO.

Mais je dois la maudire,
Et je veux...

FERNANDO.

Laissez-moi, non; j'aurai des secours.
Avec force.
On vient. Non: rien de vous! Fuyez, sauvez vos jours
Sténo s'éloigne, tandis que les conjurés accourent et se répandent sur la place.

SCÈNE V.

FERNANDO, FALIERO, ISRAEL, BERTRAM, PIETRO, STROZZI, Conjurés.

ISRAEL.

Un des deux est tombé.

FALIERO.

Jusqu'à nous parvenue,
Cette voix... ah ! courons !.. cette voix m'est connue.
C'est Fernando, c'est lui !

FERNANDO.

Le doge !

FALIERO.

O désespoir !
Mon fils ! qu'as-tu fait ? mon fils !

FERNANDO.

Moi, vous revoir,
Expirer à vos pieds !.... Dieu juste !

FALIERO.

Je devine
Par quel bras fut porté le coup qui t'assassine :
Par eux, toujours par eux ! Ils m'auront tout ravi.
Du trépas de Sténo le tien sera suivi.

FERNANDO.

Il s'est conduit en brave.

FALIERO.

O trop chère victime,
Que de ce cœur brisé la chaleur te ranime !
N'écarte pas la main qui veut te secourir...
Mon fils ! si près de toi, je t'ai laissé périr !
Mon espoir ! mon orgueil !.. je n'ai pu le défendre.
Au cercueil, avant moi, c'est lui qui va descendre,
Et ma race avec lui !

FERNANDO.

C'en est fait ; je le sens...
Ne me prodiguez plus des secours impuissans.
Une sueur glacée inonde mon visage...

FALIERO.

Que fais-tu ?

FERNANDO, *essayant de se soulever.*

Je voudrais... donnez-m'en le courage,
O Dieu !

FALIERO.

D'où naît l'horreur qui semble te troubler ?

FERNANDO.

Je veux... c'est à genoux que je veux vous parler.
Je ne puis...

FALIERO, *le serrant dans ses bras.*

Sur mon cœur ! sur mon cœur !

FERNANDO.

Ah ! mon père,
Grâce ! pardonnez-moi.

FALIERO.

Quoi ? ta juste colère ?
C'est celle d'un bon fils !

FERNANDO

Grâce ! Dieu vous entend
Désarmez le courroux de ce Dieu qui m'attend.

FALIERO.

Comment punirait-il ta désobéissance ?
L'arrêt qui doit t'absoudre est prononcé d'avance.
Je te bénis. En paix de mon sein paternel
Va déposer ton ame au sein de l'Éternel.
Ne crains pas son courroux ; fût-il inexorable,
Il ne trouverait plus où frapper le coupable ;
Je t'ai couvert, mon fils, de pardons et de pleurs.

FERNANDO.

Mon père, embrassez-moi. Venise... et toi... je meurs.

ISRAEL, *à Faliero après un moment de silence.*

Balancez-vous encor ?

FALIERO, *qui se relève en ramassant l'épée de Fernando.*

L'arme qui fut la sienne
De sa main défaillante a passé dans la mienne :
Juge donc si ce fer, témoin de son trépas,
Au moment décisif doit reculer d'un pas. [demeure,
Vengeance !... Au point du jour !.. pour quitter sa
Que chacun soit debout dès la quatrième heure.
Au portail de Saint-Marc, par différens chemins,
Vous marcherez le fer et le feu dans les mains,
En criant : Trahison ! sauvons la république !
Aux armes ! les Génois sont dans l'Adriatique !
Le beffroi sur la tour s'ébranle à ce signal ;
Les nobles convoqués par cet appel fatal,
Pour voler au conseil en foule se répandent
Dans la place où déjà vos poignards les attendent.
A l'œuvre ! ils sont à nous : courez, moissonnez-les !
Qu'ils tombent par millier sur le seuil du palais.
A Strozzi.
Toi, si quelqu'un d'entre eux échappait au carnage,
Du pont de Rialto ferme-lui le passage.
A Bertram. A Pietro.
Toi, surprends l'arsenal ; toi, veille sur le port ;
Israël à Saint-Marc ; moi, partout où la mort
Demande un bras plus ferme et des coups plus terribles.
Relevez de mon fils les restes insensibles :
Mais par ces tristes jours, dont il était l'appui,
Par ces pleurs menaçans, jurez-moi, jurez-lui
Qu'au prochain rendez-vous où les attend son ombre,
Pas un ne manquera, si grand que soit leur nombre ;
Qu'il iront à sa suite unir en périssant
Le dernier de leur race au dernier de mon sang
Par vos maux, par les miens, par votre délivrance,
Jurez tous avec moi : vengeance, amis !

TOUS, *excepté Bertram, en étendant leurs épées sur le cadavre de Fernando.*

Vengeance !

ACTE IV.

Le palais du Doge : même décoration qu'au premier acte.

SCENE PREMIERE.

ÉLÉNA, FALIERO.

Éléna est assise, le coude appuyé sur une table : elle dort.

FALIERO, *qui entre par le fond.*

Qu'ils ramaient lentement dans ces canaux déserts !
Le vent du midi règne ; il pèse sur les airs,
Il m'oppresse, il m'accable... Expirer avant l'âge,
Lui que je vis hier s'élancer sur la plage,
Franchir d'un pas léger le seuil de ce séjour !
Il arrivait joyeux : aujourd'hui quel retour !
Apercevant la duchesse.
Éléna m'attendait dans ses habits de fête.
Sa parure de bal couronne encore sa tête.

Le deuil est là, près d'elle, et le front sous des fleurs,
Elle a fermé ses yeux sans prévoir de malheurs
Laissons-les du sommeil goûter en paix les charmes;
Ils ne se rouvriraient que pour verser des larmes.

ÉLÉNA, *endormie.*

Hélas !

FALIERO.

D'un rêve affreux son cœur est agité ;
Moins affreux cependant que la réalité :
Bientôt...

ÉLÉNA, *de même.*

Mort de douleur... en te trouvant... coupable.

FALIERO.

D'un soupçon qui l'outrage, ô suite inévitable !
Jusque dans son repos, dont le calme est détruit,
De mon funeste aveu le souvenir la suit.
Chère Éléna !

ÉLÉNA, *s'éveillant.*

Qu'entends-je? où suis-je? qui m'appelle?

FALIERO.

Ton ami.

ÉLÉNA.

Vous ! c'est vous !

FALIERO.

A mes désirs rebelle,
Par tendresse, il est vrai, pourquoi m'attendre ainsi ?

ÉLÉNA.

Que vous avez tardé !

FALIERO.

Je l'ai dû.

ÉLÉNA.

Vous voici !
C'est vous!.. Dieu! quels tourmens m'a causés votre ab-
Je marchais, j'écoutais : dans mon impatience, [sence!
Quand le bruit d'une rame éveillait mon espoir,
J'allais sur ce balcon me pencher pour vous voir.
La gondole en passant m'y laissait immobile ;
Tout, excepté mon cœur, redevenait tranquille.
J'ai vu les astres fuir et la nuit s'avancer,
Et des palais voisins les formes s'effacer,
Et leurs feux qui du ciel perçaient le voile sombre,
Éteints jusqu'au dernier, disparaître dans l'ombre.
Que l'attente et la nuit allongent les momens !
Je ne pouvais bannir mes noirs pressentimens.
Je tressaillais de crainte, et pourquoi ? je l'ignore.

FALIERO.

Tu trembles sur mon sein.

ÉLÉNA.

Quand donc viendra l'aurore ?
Oh! qu'un rayon du jour serait doux pour mes yeux !
Funeste vision ! quelle nuit ! quels adieux !
Il m'a semblé... j'ai cru... l'abîme était horrible,
Et mes bras, que poussait une force invincible,
Vous traînaient, vous plongeaient dans cet abîme ou- [vert.
Malgré moi, mais toujours, toujours! Que j'ai souffert!
J'entends encor ce cri qui du tombeau s'élève,
Qui m'accuse... O bonheur! je vous vois, c'est un rêve!

FALIERO.

Ne crains plus.

ÉLÉNA.

Loin de moi quel soin vous appelait?

FALIERO.

Tu le sauras.

ÉLÉNA.

Si tard, dans l'ombre!...

FALIERO.

Il le fallait.

ÉLÉNA.

Pour vous accompagner, pas un ami?

FALIERO.

Personne

ÉLÉNA.

Pas même Fernando ?

FALIERO.

Lui, grand Dieu !

ÉLÉNA.

Je frissonne.
Vous cachez dans vos mains votre front abattu.
O ciel! du sang !

FALIERO.

Déjà?

ÉLÉNA.

Le vôtre ?

FALIERO.

Que dis-tu ?
Que n'est-il vrai !

ÉLÉNA.

Parlez !

FALIERO.

Un autre...

ÉLÉNA.

Osez m'instruire.
Qui ? j'aurai du courage et vous pouvez tout dire :
Qui donc ?

FALIERO.

Il n'est plus tems de te cacher son sort·
Sous mes yeux Fernando...

ÉLÉNA.

Vous pleurez : il est mort.

FALIERO.

Digne de ses aïeux, pour une juste cause ;
La tienne !

ÉLÉNA.

C'est pour moi !

FALIERO.

Près de nous il repose,
Mais froid comme ce marbre, où penché tristement,
Je pleurais, j'embrassais son corps sans mouvement ;
Pleurs qu'il ne sentait plus, douce et cruelle étreinte
Qui n'a pu ranimer une existence éteinte !
J'ai trouvé sur son cœur réchauffé par ma main
Ce tissu malheureux qui le couvrait en vain :
Quelque gage d'amour !

Il présente à Éléna une écharpe qu'il tire de son sein.

ÉLÉNA, *qui la saisit.*

La force m'abandonne.
Objet funeste, affreux !

FALIERO.

Ah! qu'ai-je fait? pardonne.
J'aurais dû t'épargner...

ÉLÉNA.

Non ! c'est mon châtiment.
Ne m'accusait-il pas à son dernier moment ?
Lui qui mourait pour moi !.. Fernando !

FALIERO.

Je l'atteste
Par son sang répandu, par celui qui me reste,
Ceux qui causent nos maux gémiront à leur tour.

ÉLÉNA.

Nuit d'horreur !

FALIERO.

Que doit suivre un plus horrible jour.

ÉLÉNA.

Le deuil, à son lever, couvrira ces murailles.

FALIERO.

Ce jour se lèvera sur d'autres funérailles.

ÉLÉNA.

Quoi !...

FALIERO.
La mort est ici, mais elle en va sortir.
ÉLÉNA.
Quel projet formez vous?
FALIERO.
Prête à les engloutir,
Du Sénat et des Dix la tombe est entr'ouverte.
ÉLÉNA.
Par vous?
FALIERO
Pour te venger.
ÉLÉNA.
Vous conspirez?
FALIERO.
Leur perte.
ÉLÉNA.
Vous!
FALIERO.
Des bras généreux qui s'unissent au mien
Sont armés pour punir mes affronts et le tien.
ÉLÉNA.
Ciel! une trahison, et vous l'avez conçue!
Abjurez un dessein dont je prévois l'issue.
N'immolez pas Venise à vos ressentimens:
Venise, qui du doge a reçu les sermens,
Est votre épouse aussi, mais fidèle, mais pure,
Mais digne encor de vous...
FALIERO.
Moins que toi! leur injure
Rend tes droits plus sacrés.
ÉLÉNA.
Eh bien! si c'est pour moi
Que vos jours en péril, que votre honneur...
FALIERO.
Tais-toi!
ÉLÉNA, *à part.*
Qu'allais-je faire, ô ciel!
FALIERO.
Tais-toi: quelqu'un s'avance.

SCÈNE II.

FALIERO, ÉLÉNA, VICENZO

VICENZO.
Le seigneur Lioni demande avec instance
Une prompte entrevue...
FALIERO.
A cette heure?
VICENZO.
A l'instant,
Pour révéler au doge un secret important.
FALIERO.
Lioni!
VICENZO.
Devant vous faut-il qu'on l'introduise?
Il y va, m'a-t-il dit, du salut de Venise.
FALIERO.
Attendez: est-il seul?
VICENZO.
Les seigneurs de la nuit
Entourent un captif que vers vous il conduit.
FALIERO.
L'a-t-on nommé?
VICENZO.
Bertram.
FALIERO, *bas.*
Bertram!
ÉLÉNA, *bas au doge.*
Ce nom vous trouble.
FALIERO.
A Elena. A Vicenzo.
Moi! Qu'ils viennent tous deux.

SCÈNE III.

ÉLÉNA, FALIERO.

FALIERO, *à Éléna.*
Sors!
ÉLÉNA.
Ma frayeur redouble.
Ce Bertram...
FALIERO.
Ne crains rien.
ÉLÉNA.
C'est un des conjurés.
FALIERO.
Calme-toi.
ÉLÉNA.
Je ne puis.
FALIERO.
Mais vous me trahirez!
Sortez!
ÉLÉNA.
Non, je suis calme.

SCÈNE IV.

FALIERO, ELENA, LIONI, BERTRAM.

LIONI, *s'avançant vers le doge.*
Un complot nous menace:
De ce noir attentat j'ai découvert la trace,
Et j'accours...
Il s'arrête en voyant Éléna.
Mais, pardon!
FALIERO.
Madame, laissez-nous.
ÉLÉNA.
Affreuse incertitude!

SCENE V.

FALIERO, LIONI, BERTRAM.

FALIERO, *froidement à Lioni.*
Eh bien! que savez-vous?
J'écoute.
LIONI.
J'étais seul, en proie à la tristesse
Qui suit parfois d'un bal le tumulte et l'ivresse;
De je ne sais quel trouble agité sans raison.
Un homme, c'était lui, client de ma maison,
Que j'honorai long-tems d'une utile assistance,
Et qui m'a dû tantôt quelque reconnaissance,
Réclame la faveur de me voir en secret.
Écarté par mes gens, il insiste: on l'admet.
« Devant Dieu, me dit-il, voulez-vous trouver grâce!
» Ne sortez pas demain. » Je m'étonne; à voix basse,
L'œil humide, il ajoute en me serrant la main:
« Je suis quitte avec vous; ne sortez pas demain. »
Et pourquoi?... Les regards inclinés vers la terre,
Immobile, interdit, il s'obstine à se taire.
J'épiais sa pâleur de cet œil pénétrant
Dont je cherche un aveu sur le front d'un mourant;
Je le presse; il reprend d'une voix solennelle:
« Si la cloche d'alarme à Saint-Marc vous appelle,
» N'y courez pas, adieu! » Je le retiens alors:
On l'entoure à ma voix, on l'arrête; je sors.

Quatre rameurs choisis sautent dans ma gondole,
Il y monte avec moi : je fais un signe ; on vole,
Et je l'amène ici, pour qu'au chef de l'État
Un aveu sans détour dénonce l'attentat.

FALIERO.

Il n'a rien dit de plus?

LIONI.

Mais il doit tout vous dire.
Je ne suis pas le seul contre qui l'on conspire.
Si j'en crois mes soupçons, Venise est en danger :
Qu'il s'explique, il le faut.

FALIERO.

Je vais l'interroger.

Il s'assied entre Bertram et Lioni, qui est appuyé sur le dos de son fauteuil.

A Bertram

Approchez : votre nom?

BERTRAM.

Bertram.

LIONI, *bas au doge.*

On le révère;
On cite à Rialto sa piété sévère :
Parlez-lui du ciel.

FALIERO.

A Lioni.

Oui. Bertram, regardez-moi.

BERTRAM.

Seigneur...

LIONI.

Lève les yeux.

FALIERO.

N'ayez aucun effroi.

LIONI.

Si tu ne caches rien, ta grâce est assurée.

FALIERO.

Je sauverai vos jours, ma parole est sacrée;
Vous savez à quel prix?

BERTRAM.

Je le sais.

FALIERO.

Descendez
Au fond de votre cœur, Bertram, et répondez,
Quand vous aurez senti si votre conscience
Vous fait ou non la loi de rompre le silence.....

LIONI.

Quels sont les intérêts dont tu vas disposer;

FALIERO.

Et quels jours précieux vous pouvez exposer.

BERTRAM.

J'ai parlé; mon devoir m'ordonnait de le faire.

LIONI.

Achève.

FALIERO.

Et maintenant il vous force à vous taire,
Si je vous comprends bien?

BERTRAM.

Il est vrai.

LIONI.

L'Éternel
Te défend de cacher un projet criminel.

FALIERO, *se levant.*

Ce projet, quel est-il?

BERTRAM.

Je n'ai rien à répondre.

LIONI.

Mais ton premier aveu suffit pour te confondre.

BERTRAM.

Une voix m'avait dit : Sauve ton bienfaiteur.

LIONI.

Je suis donc menacé?

FALIERO.

Lui seul?

LIONI.

Quel est l'auteur,
Le chef de ce complot?

FALIERO.

Parlez.

BERTRAM.

Qu'il me pardonne,
J'ai voulu vous sauver, mais sans trahir personne.

LIONI.

Serais-tu son complice?

FALIERO.

Ou seulement un bruit,
Quelque vague rapport vous aurait-il instruit?

BERTRAM.

Je ne mentirai pas.

LIONI.

Alors que dois-je craindre?
Quel poignard me poursuit? où, quand doit-il m'atteindre?
Comment?

BERTRAM.

De ce péril j'ai dû vous avertir;
C'est à vous désormais de vous en garantir.
Ma tâche est accomplie.

LIONI.

Et la nôtre commence :
Les douleurs vont bientôt...

BERTRAM, *fesant un pas vers le doge.*

Quoi! vous...

FALIERO.

Notre clémence
Suspend encor l'emploi de ce dernier moyen.

Bas à Lioni.

Réduit au désespoir, il ne vous dirait rien.

LIONI.

Bas au doge. A Bertram

Il faiblit. Tu l'entends, nous voulons tout connaître.
Songe que Dieu t'écoute.

FALIERO.

Et qu'il punit le traître.

BERTRAM.

Malheureux!

LIONI.

Que tu peux mourir dans les tourmens,
Sans qu'on te donne un prêtre à tes derniers momens.

BERTRAM.

Dieu! qu'entends-je?

FALIERO.

Oui, demain.

LIONI.

N'accordons pas une heure,
Non : pas même un instant; qu'il s'explique ou qu'il meure.

BERTRAM.

Je ne résiste plus.

LIONI.

Parle donc.

BERTRAM.

Eh bien!

FALIERO, *se levant.*

Quoi?

BERTRAM.

Je vais tout dire.

LIONI.

Enfin!

BERTRAM, *au doge.*

A vous seul.

FALIERO.

Suivez-moi.

Fesant un signe à Lioni.

Je reviens.

SCÈNE VI.

LIONI.

Il me sauve, et c'est moi qu'il redoute !
Le doge l'épargnait ; mais par bonté sans doute.
Ces longs ménagemens me semblaient superflus :
Pour un patricien qu'aurait-il fait de plus ?
Il interrogeait mal ; point d'art ! aucune étude !
Mais a-t-il, comme nous, cette froide habitude
De marcher droit au but, sans pitié, sans courroux,
Et, si la mort d'un seul importe au bien de tous,
De voir dans la torture, à nos yeux familière,
Le chemin le plus court qui mène à la lumière ?...
C'est étrange : Bertram frémit en l'abordant,
Et ne vent à la fin que lui pour confident.
On eût dit qu'en secret leurs yeux d'intelligence...
Voilà de mes soupçons ! J'ai tort : de l'indulgence !
Par l'âge et les travaux le doge est affaibli ;
Mais au dernier moment d'où vient qu'il a pâli ?
Réfléchissons : j'arrive, et, contre mon attente,
Il est debout ; pourquoi ? point d'affaire importante :
Quel soin l'occupait donc ? Mon aspect l'a troublé ;
Il s'est remis soudain, mais il avait tremblé.
Il nourrit contre nous une implacable haine :
S'il osait.. Lui ; jamais !... Chancelante, incertaine,
La duchesse en parlant semblait craindre mes yeux.
Son effroi la ramène ; il faut l'observer mieux ;
Je lirai dans son cœur.

SCÈNE VII.

LIONI, ÉLENA.

LIONI.

Votre Altesse, j'espère,
D'une grave entrevue excuse le mystère.

ÉLÉNA.

Il ne m'appartient pas d'en sonder les secrets ;
Mais le doge est absent ?...

LIONI.

Pour de grands intérêts.
Puis-je sans trop d'orgueil penser qu'une soirée
Où d'hommages si vrais je vous vis entourée,
Vous a laissé, madame, un heureux souvenir ?

ÉLÉNA.

A part.
Charmant : j'y pense encor. Qui peut le retenir ?
A Lioni.
Ce prisonnier sans doute occupe Son Altesse ?

LIONI.

Lui-même. Qu'avez-vous ?

ÉLÉNA.

Rien.

LIONI.

Il vous intéresse ?

ÉLÉNA.

Moi !... mais c'est la pitié qui m'intéresse à lui :
Je plains un malheureux. Et son sort aujourd'hui...

LIONI, *avec indifférence.*

Sera celui de tous

ÉLÉNA, *à part.*

Que dit-il ?

LIONI, *à part.*

Elle tremble.

ÉLÉNA.

D'autres sont accusés ?

LIONI, *froidement.*

Tous périront ensemble.
Il a fait tant d'aveux !

ÉLÉNA, *vivement*

A vous, seigneur ?

LIONI.

Du moins
Au doge qui l'écoute.

ÉLÉNA.

Au doge et sans témoins ?

LIONI.

Sans témoins.

ÉLÉNA, *à part.*

O bonheur !

LIONI, *à part.*

Ce mot l'a rassurée.
A Élénа.
Mais Votre Altesse hier s'est trop tôt retirée.
Ce bal semblait lui plaire, et le doge pourtant
Ne l'a de sa présence honoré qu'un instant.

ÉLÉNA.

Ses travaux lui rendaient le repos nécessaire.

LIONI.

Il veille encor.

ÉLÉNA, *vivement.*

C'est moi, je dois être sincère,
C'est moi qui fatiguée...

LIONI.

Et vous veillez aussi ..
Pour ne le pas quitter ?

ÉLÉNA.

Seule, inquiète ici,
J'attendais...

LIONI, *vivement.*

Qu'il revînt ? Une affaire soudaine
L'a contraint de sortir ?

ÉLÉNA.

Non ; mais sans quelque peine
Je ne pouvais penser que chez lui de retour
Un travail assidu l'occupât jusqu'au jour ;
Et vous partagerez la crainte que m'inspire
Un tel excès de zèle.

LIONI.

En effet.

ÉLÉNA, *à part.*

Je respire.

LIONI, *à part.*

J'avais raison.

ÉLÉNA.

Il vient.

SCÈNE VIII.

ELENA, LIONI, FALIÈRO

FALIERO, *qui prend Lioni à part*

Le coupable a parlé.

LIONI.

Eh bien, Seigneur ?

FALIERO.

Plus tard le Conseil assemblé
Apprendra par mes soins tout ce qu'il doit apprendre.
Sous le pont des Soupirs Bertram vient de descendre :
Reposez-vous sur moi, sans vous troubler de rien ;
Je ferai mon devoir.

LIONI, *à part, après s'être incliné.*

Je vais faire le mien.

SCÈNE IX.

ELENA, FALIERO.

FALIERO.

La victoire me reste !

ÉLÉNA.

A quoi tient votre vie ?

FALIERO.

Qu'importe ! elle est sauvée.

ÉLÉNA.

Un mot vous l'eût ravie.

FALIERO.

Du cachot de Bertram ce mot ne peut sortir :
Renais à l'espérance.

ÉLÉNA.

Et comment la sentir ?
Mon cœur s'est épuisé dans cette angoisse affreuse ;
Plaignez-moi : je n'ai pas la force d'être heureuse.

FALIERO.

Une heure encore d'attente !

ÉLÉNA.

Un siècle de douleurs.
Quand je crains pour vos jours !

FALIERO.

Qu'ils tremblent pour les leurs !
Adieu.

ÉLÉNA.

Vous persistez ?

FALIERO.

Mourir, ou qu'ils succombent !

ÉLÉNA.

Vous mourrez !...C'est sur vous que vos projets retombent !
Ma terreur me le dit. C'est Dieu, mon cœur le sent,
C'est Dieu qui m'a parlé, la mort, la voix du sang.
C'est Fernando, c'est lui dont le sort vous menace,
Qui du doigt au cercueil m'a montré votre place.
Voulez-vous me laisser seule entre deux tombeaux ?
Grâce ! j'ai tant pleuré ! ne comblez pas mes maux.
Cédez; vous n'irez pas ! non : grâce ! il faut me croire.
Grâce pour moi, pour vous, pour soixante ans de gloire!

FALIERO.

Mais ma gloire, c'est toi : ton époux, ton soutien
Perdra-t-il son honneur en mourant pour le tien?
Je ne venge que lui.

ÉLÉNA.

Que lui !

FALIERO.

Pour le défendre.
Ma confiance en toi m'a fait tout entreprendre.
Sur ton pieux respect, sur ta jeune raison,
Si je me reposais avec moins d'abandon ;
Pour lui faire un tourment de ma terreur jalouse,
Avili par mon choix, si j'aimais une épouse,
Qui, chargée à regret du fardeau de mes ans,
Pourrait à leurs dédains livrer mes cheveux blancs;
Non, non, je n'irais pas, combattu par mes doutes,
Affronter les périls que pour moi tu redoutes.

ÉLÉNA.

Grand Dieu !

FALIERO.

Je n'irais pas follement irrité,
Pour venger de son nom l'opprobre mérité,
Pour elle, pour sa cause et ses jours méprisables,
Ternir un siècle entier de jours irréprochables.
Non, courbé sous la honte et cachant ma douleur,
Je n'aurais accusé que moi de mon malheur.

ÉLÉNA.

Qu'avez-vous dit ?

FALIERO.

Mais toi, toi qu'ils ont soupçonnée,
Digne appui du vieillard à qui tu t'es donnée,
Modèle de vertu dans ce triste lien,
Ange consolateur, mon orgueil, mon seul bien...

ÉLÉNA.

O tourment !

FALIERO.

Tu verrais de ta vie exemplaire,
L'outrage impunément devenir le salaire !
Ah ! je cours. .

ÉLÉNA.

Arrêtez !

FALIERO.

Ne te souviens-tu pas
De l'heure où ton vieux père expira dans nos bras ?
A son dernier soupir il reçut ta promesse
De m'aimer, d'embellir, d'honorer ma vieillesse :
Tu l'as fait.

ÉLÉNA.

C'en est trop !

FALIERO.

Je promis à mon tour
De veiller sur ton sort jusqu'à mon dernier jour.
Ton père me l'ordonne.

ÉLÉNA.

Écartez cette image.

FALIERO.

C'est lui...

ÉLÉNA.

Je parlerais !

FALIERO.

C'est lui qui m'encourage
A remplir mon devoir, à tenir mon serment
A défendre sa fille.

ÉLÉNA.

A la punir.

FALIERO.

Comment?

ÉLÉNA.

Vengez-vous; punissez. Le sang qu'il vous demande
C'est le mien. Punissez; votre honneur le commande;
Mais n'immolez que moi, moi seule : cet honneur
Pour qui vous exposez repos, gloire, bonheur,
Je l'ai perdu !

FALIERO.

Qu'entends-je? où suis-je? que dit-elle!
Qui, vous ?

ÉLÉNA.

Fille parjure, épouse criminelle,
Mon père au lit de mort, vos bienfaits et ma foi,
Tout, oui, j'ai tout trahi.

FALIERO.

Point de pitié pour toi !
Mais il est un secret qu'il faut que tu déclares :
Ton complice ?

ÉLÉNA.

Il n'est plus.

FALIERO.

Éléna, tu t'égares.
Comprends-tu bien les mots qui te sont échappés
Sais-tu que, s'il est vrai, tu vas mourir ?

ÉLÉNA.

Frappez !

FALIERO, *levant son poignard.*

Reçois ton châtiment !... mais non Qu'allais-je faire?
Tu tremblais pour ma vie, et ta frayeur m'éclaire.
Non, non; en t'accusant tu voulais me sauver.

Le poignard tombe de ses mains.

A ce sublime aveu qui pouvait s'élever
De cette trahison ne fut jamais capable.
Dis que tu m'abusais, que tu n'es pas coupable,
Parle, et dans mon dessein je ne persiste pas,
J'y renonce, Eléna, parle... ou viens dans mes bras,
Viens, et c'en est assez!

ÉLÉNA

Hélas ! j'en suis indigne.

J'ai mérité la mort : frappez, je m'y résigne.
Ah ! frappez !

FALIERO.

Et le fer de mes mains est tombé ;
A sa honte, à mes maux, je n'ai pas succombé !
D'un tel excès d'amour redescendre pour elle
Au mépris?... non : la haine eût été moins cruelle.
Mais on vient ; mon devoir m'impose un dernier soin :
Le danger me ranime... Ah ! j'en avais besoin.
J'entends mes conjurés ; ce sont eux ; voici l'heure.
Redevenons moi-même : il faut agir.

SCÈNE X.

FALIERO, ÉLÉNA, VEREZZA, SEIGNEURS DE LA NUIT, GARDES.

VEREZZA.

Demeure :
Envoyé par les Dix, je t'arrête en leur nom,
Doge, comme accusé de haute trahison.

ÉLÉNA.

Plus d'espoir !

FALIERO.

M'arrêter, moi, ton prince !

VEREZZA.

Toi-même :
Voici l'ordre émané de leur conseil suprême.
Obéis.

Quatre heures sonnent.

FALIERO.

Je commande, et votre heure a sonné.
Juge des factieux qui m'auraient condamné,
J'attends que le beffroi les livre à ma justice.
Ecoute : il va donner le signal du supplice.
Je brave ton sénat, tes maîtres, leurs bourreaux,
Et l'ordre qu'à tes pieds ma main jette en lambeaux.

VEREZZA.

Ton espérance est vaine.

ÉLÉNA.

Aucun bruit !

FALIERO.

Quel silence !

VEREZZA.

Tu n'as pas su des Dix tromper la vigilance ;
Les cachots ont parlé : ne nous résiste pas.

FALIERO.

C'en est donc fait ; marchons.

ÉLÉNA.

Je m'attache à vos pas.

FALIERO, *qui la ramène sur le devant de la scène.*

A voix basse.

Vous !.. et quels sont les droits de celle qui m'implore?
Son titre? que veut-elle? ai-je une épouse encore?
Je ne vous connais pas ; je ne veux plus vous voir.
Contre un arrêt mortel, qu'il m'est doux de prévoir,
Ma vie à son déclin sera peu défendue.
Pour que la liberté vous soit enfin rendue,
Éléna, je mourrai ; c'est tout ce que je puis :
Vous pardonner, jamais !

A Éléna qui le suit, les mains jointes.

Non, restez !

A Verezza.

Je vous suis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Une salle voisine de celle où les Dix sont entrés pour délibérer. Autour de la salle, les portraits des doges ; au fond, une galerie ouverte qui donne sur la place, à la porte deux soldats en sentinelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

FALIERO, ISRAEL.

ISRAEL. *Il est assis.*

Un plan si bien conduit ! ô fortune cruelle,
Attendre ce moment pour nous être infidèle !
Quand je voyais crouler leur pouvoir chancelant,
Quand nous touchions au but.. mais j'oublie en parlant
Que mon prince est debout.

FALIERO, *à Israël, qui fait un effort pour se lever.*

Demeure : la souffrance
Vient de briser ton corps sans lasser ta constance.
Je voudrais par mes soins adoucir tes douleurs ;
Que puis-je ?

ISRAEL.

Dans vos yeux je vois rouler des pleurs.

FALIERO.

Je pleure un brave.

ISRAEL.

Et moi, tandis qu'on délibère,
Je fais des vœux pour vous, qui me traitez en frère.

FALIERO.

Comme autrefois.

ISRAEL.

Toujours le frère du soldat,
Consolant le blessé qui survit au combat.

FALIERO.

Ces tems-là ne sont plus.

ISRAEL.

Mais alors quelle joie,
Quand nous fendions les mers pour saisir notre proie !

FALIERO.

En maître sur les flots du golfe ensanglanté,
Que mon Lion vainqueur voguait avec fierté!
Tu t'en souviens?

ISRAEL.

O jours d'éternelle mémoire!
Que Venise était belle après une victoire!

FALIERO.

Et nous ne mourrons pas sous notre pavillon.

ISRAEL.

Misérable Bertram! parler dans sa prison,
Nous trahir, comme un lâche, à l'aspect des tortures!
Comptez donc sur la foi de ces âmes si pures,
Sur leur sainte ferveur! Et tremblant, indigné,
Le tenant seul à seul vous l'avez épargné?

FALIERO.

Il pleurait.

ISRAEL.

D'un seul coup j'aurais séché ses larmes.

FALIERO.

Peut-être.

ISRAEL.

Dans mes bras, si j'eusse été sans armes,
J'aurais, en l'étouffant, voulu m'en délivrer :
Mon général sait vaincre, et je sais conspirer.

FALIERO.

Pourquoi tous tes amis n'ont-ils pas ton courage?

ISRAEL.

Ils viennent de partir pour leur dernier voyage.
Strozzi vend nos secrets qu'on lui paie à prix d'or;
Il vivra. Mais, Piétro, je crois le voir encor :
L'œil fier, d'une main sûre et sans reprendre haleine,
Il vide, en votre honneur, sa coupe trois fois pleine,
S'avance, et répétant son refrain familier :
« Que saint Marc soit, dit-il, en aide au gondolier. »
Il s'agenouille alors, il chante et le fer tombe.

FALIERO.

Nous le suivrons tous deux.

ISRAEL.

Non : pour vous sur ma tombe
Le soleil de Zara doit encor se lever.

FALIERO.

Qu'espères-tu? jamais.

ISRAEL.

Trop lâches pour braver
Le peuple furieux rassemblé dans la place,
De condamner leur père ils n'auront pas l'audace.
Moi, pendant tout un jour qu'ont rempli ces débats,
J'ai su me résigner; que ferais-je ici-bas?
Je n'ai point de famille et n'ai plus de patrie;
Mais vous, votre Eléna, votre épouse chérie...

FALIERO, *avec douleur.*

Israël!...

ISRAEL.

Ah! pardon! ce nom doit vous troubler.
Un marin tel que moi ne sait pas consoler,
Son bon cœur qui l'entraîne a besoin d'indulgence.

FALIERO, *après lui avoir serré la main.*

Ils reviennent.

ISRAEL, *se relevant.*

Debout j'entendrai ma sentence.

SCÈNE II.

FALIERO, ISRAEL, BENETINDE, LIONI STENO, LES DIX, LES MEMBRES DE LA JUNTE, GARDES.

BENETINDE.

Le crime reconnu, les témoins écoutés,
Tel est l'arrêt des Dix par la junte assistés :
Israël Bertuccio, sois puni du supplice
Qu'on réserve au forfait dont tu fus le complice.
Meurs : c'est le châtiment contre toi prononcé.
Sur le balcon de marbre où le doge est placé,
Quand des jeux solennels il contemple la fête,
Le glaive de la loi fera rouler ta tête.

ISRAEL.

Est-il prêt? je le suis.

LIONI.

Tu n'as plus qu'un moment :
Un aveu peut encor changer ton châtiment.
Que cherches-tu?

ISRAEL.

Ces mots ont droit de me confondre;
Je cherchais si Bertram était là pour répondre.

LIONI.

Fidèle à son devoir, il a su le remplir.

ISRAEL.

Oui, comme délateur : quand doit-on l'anoblir?

BENETINDE.

Ainsi tu ne veux pas nommer d'autres coupables?

ISRAEL.

Et, si je dénonçais les traîtres véritables,
Périraient-ils?

BENETINDE.

Ce soir.

ISRAEL.

Je vous dénonce tous.
Finissons : vos bourreaux m'ont lassé moins que vous.

Il retombe assis.

BENETINDE, *à Faliero.*

Le doge en sa faveur n'a-t-il plus rien à dire?

FALIERO.

Chef des Dix, quel que soit l'arrêt que tu vas lire
J'en appelle.

BENETINDE.

A qui donc?

FALIERO.

A mon peuple ici-bas,
Et dans le ciel à Dieu.

BENETINDE.

Que Dieu t'ouvre ses bras,
C'est ton juge : après nous, tu n'en auras pas d'autre.

FALIERO

Son tribunal un jour me vengera du vôtre.

Montrant Sténo.

Il le doit : parmi vous je vois un assassin.

BENETINDE.

En vertu de sa charge admis dans notre sein,
A siéger malgré lui Sténo dut se résoudre.

STÉNO.

Doge, un seul vœu dans l'urne est tombé pour l'ab-
[soudre.

FALIERO.

Lisez, j'attends.

BENETINDE, *d'une voix émue.*

Puissé-je étouffer la pitié
Que réveille en mon cœur une ancienne amitié!

A Faliero.

« Toi, noble, ambassadeur, général de Venise,
» Et gouverneur de Rhode à tes armes soumise,
» Duc de Vald-Marino, prince, chef du sénat,
» Toi doge, convaincu d'avoir trahi l'état...

Passant la sentence à Lioni.

Achevez, je ne puis.

LIONI.

» Tu mourras comme traître.
» Maudit sera le jour où tu fus notre maître.
» Tes palais et tes fiefs grossiront le trésor;
» Ton nom disparaîtra, rayé du livre d'or.
» Tu mourras où ton front ceignit le diadème;
» L'escalier des Géans, à ton heure suprême,
» Verra le criminel, par ses pairs condamné,
» Périr où le héros fut par eux couronné.

Montrant les portraits des doges.

» Entre nos souverains, contre l'antique usage,
» Tu ne revivras pas dans ta royale image.
» A la place où ton peuple aurait dû te revoir,
» Le tableau sera vide, et sur le voile noir
» Dont la main des bourreaux recouvre leur victime,
» On y lira ces mots : Mis à mort pour ses crimes! »

FALIERO.

Bords sacrés, ciel natal, palais que j'élevai,
Flots rougis de mon sang, où mon bras a sauvé
Ces fiers patriciens qui, sans moi, dans les chaînes
Rameraient aujourd'hui sur les flottes de Gênes,
De ma voix qui s'éteint recueillez les accens!
Si je fus criminel, sont-ils donc innocens?
Je ne les maudis pas : Dieu lui seul peut maudire.
Mais voici les destins que je dois leur prédire :
Faites pour quelques-uns, les lois sont des fléaux;
Point d'appuis dans un peuple où l'on n'a point d'é-
[gaux.
Seuls héritiers par vous des libertés publiques,
Vos fils succomberont sous vos lois despotiques,
Esclaves éternels de tous les conquérans,
Ces tyrans détrônés flatteront des tyrans.
Leurs trésors passeront, et les vices du père
Aux vices des enfans légueront la misère.
Nobles déshonorés, un jour on les verra,
Pour quelques pièces d'or qu'un juif leur jettera,
Prostituer leurs titres, et vendre les décombres
De ces palais déserts où dormiront vos ombres.
D'un peuple sans vigueur mère sans dignité,
Stérile en citoyens dans sa fécondité,
Lorsque Venise enfin, de débauche affaiblie,
Ivre de sang royal, opprimée, avilie,
Morte, n'offrira plus que deuil, que désespoir,
Qu'opprobre aux étrangers, étonnés de la voir;
En sondant ses cachots, en comptant ses victimes,
Ils diront : Elle aussi, mise à mort pour ses crimes!

BENETINDE.

Par respect pour ton rang nous t'avons écouté,
Et tant que tu vivras tu seras respecté.
Tu nous braves encor : le peuple te rassure;
Mais autour du palais vainement il murmure.
N'attends rien que de nous : d'une part de tes biens
Tu pourras disposer pour ta veuve et les tiens.
Dis-nous quels sont tes vœux; car ton heure est pro-
Parle. [chaine;

FALIERO.

Laissez-moi seul.

BENETINDE, *montrant Israël.*

Qu'au supplice on l'entraîne.

ISRAEL; *il s'avance et tombe à genoux devant le doge.*

Soldat, je veux mourir, béni par cette main
Qui de l'honneur jadis m'a montré le chemin.

FALIERO.

A revoir dans le ciel, mon vieux compagnon d'armes!
Jusqu'à ton dernier jour toi qui fus sans alarmes,
Sois sans remords!

Il le relève.

Avant de subir ton arrêt,
Embrasse ton ami...

ISRAEL.

Mon prince daignerait...

FALIERO.

Titre vain! entre nous il n'est plus de distance :
Quand la mort est si près l'égalité commence.

Israel se jette dans les bras du doge.

BENETINDE, *aux soldats qui entourent Israel.*

Allez!

Aux membres de la Junte.

Retirons-nous.

SCÈNE III.

FALIERO.

Qui l'eût pensé jamais?
J'expire abandonné par tous ceux que j'aimais :
Lui seul ne me doit rien, il m'est resté fidèle,
Mais quoi! de tant d'amis, qui me vantaient leur zèle,
Dont j'ai par mes bienfaits mérité les adieux,
Pas un qui devant moi ne dût baisser les yeux!
Et même dans la tombe où je m'en vais descendre,
Celui qui fut mon fils... ne troublons pas sa cendre :
Je l'ai béni!... Des biens me sont laissés par eux;
Donnons-les. A qui donc? Pourquoi faire un heureux?
Puis-je y trouver encore une douceur secrète?
Je n'ai pas dans le monde un cœur qui me regrette.

Il s'assied près de la table, où il écrit.

Qu'importe?

SCÈNE IV.

ELENA, FALIERO.

ÉLÉNA.

J'ai voulu vous parler sans témoin;
Enfin on l'a permis. Puis-je approcher?

Le doge ne tourne pas la tête et reste immobile sans lui répondre

Du moins
Répondez.

Le doge continue de garder le silence.

Par pitié, daignez me le défendre;

J'entendrai votre voix.

Même silence du doge.

M'éloigner sans l'entendre,
Il le faut donc !

Elle fait un pas pour sortir, revient, se traîne jusqu'auprès de Faliero, saisit une de ses mains, et la baise avec transport.

FALIERO. *Il se retourne, la prend dans ses bras, la couvre de baisers et de larmes, et lui dit :*

Ma fille a tardé bien long-tems !

ÉLÉNA.

O ciel ! c'est mon arrêt qu'à vos genoux j'attends ;
Celle que vous voyez sous sa faute abattue,
Elle a causé vos maux, c'est elle qui vous tue,
Et vous lui pardonnez !

FALIERO, *la relevant.*

Qui ? moi ! je ne sais rien.

ÉLÉNA.

Quoi ! vous oubliez tout !

FALIERO.

Non : car je me souvien
Que tu m'as fait aimer une vie importune ;
Tes soins l'ont prolongée, et dans mon infortune,
Tu m'adoucis la mort, je le sens.

ÉLÉNA.

Espérez !
Partout de vos vengeurs ces murs sont entourés.

FALIERO.

Ils ne feront pourtant que hâter mon supplice.

ÉLÉNA

On n'accomplira pas cet affreux sacrifice :
Ils vont vous délivrer ; entendez-vous leurs cris ?

FALIERO.

Je voudrais te laisser l'espoir que tu nourris ;
Mais la nuit qui s'approche est pour moi la dernière.
Ne repousse donc pas mon unique prière.

ÉLÉNA.

Ordonnez : quels devoirs voulez-vous m'imposer ?
Je m'y soumets.

FALIERO, *lui remettant un papier.*

Tiens, prends ! tu ne peux refuser :
C'est le présent d'adieu d'un ami qui s'absente,
Mais que tu reverras.

ÉLÉNA.

C'en est trop !... innocente,
J'aurais pu l'accepter ; coupable...

FALIERO.

Que dis-tu ?
Si c'est un sacrifice, accepte par vertu :
Supporter un bienfait peut avoir sa noblesse.
Sois fière encore du nom qu'un condamné te laisse ;
Des monumens humains que sert de le bannir ?
De mes travaux passés l'éternel souvenir,
Sur les mers, dans les vents, planera d'âge en âge ;
Et jamais nos neveux ne verront du rivage
Les vaisseaux sarrasins blanchir à l'horizon,
Sans parler de ma vie et murmurer mon nom.
Sois fière de tous deux.

ÉLÉNA.

Qu'avec vous je succombe ;
Je n'ai pas d'autre espoir.

FALIERO.

Et demain sur ma tombe,
Qui donc, si tu n'es plus, jettera quelques fleurs ?
Car tu viendras, ma fille, y répandre des pleurs,
N'est-ce pas ?

ÉLÉNA.

Moi ! grand Dieu !

FALIERO.

Toi, que j'ai tant aimée,
Que j'aime !

ÉLÉNA.

Sans espoir, de remords consumée,
Je vivrai, si je puis, je vivrai pour souffrir.

FALIERO.

Songe à ces malheureux qui viennent de périr ;
Veille sur leurs enfans dont je plains la misère.

ÉLÉNA.

Je prodiguerai l'or.

FALIERO.

Qu'ils te nomment leur mère ;
Fais-moi chérir encor par quelque infortuné.

ÉLÉNA.

Mais je pourrai mourir quand j'aurai tout donné ?...

FALIERO.

Digne de ton époux ; et ton juge suprême,
Indulgent comme lui, pardonnera de même.

La lueur et le passage des torches qu'on voit à travers les vitraux du fond indiquent un mouvement dans la galerie. Verezza paraît, accompagné de deux affidés, qui portent le manteau et la couronne du doge. Faliero leur fait signe qu'il va les suivre, et se place entre eux et Éléna, de manière qu'elle ne puisse le apercevoir.

J'ai besoin de courage, et j'en attends de toi.
Épargne un cœur brisé.

ÉLÉNA.

C'est un devoir pour moi
Quand le moment viendra je serai sans faiblesse

FALIERO.

Eh bien !... il est venu.

ÉLÉNA, *avec désespoir.*

Déjà !

FALIERO, *la serrant contre son sein.*

Tiens ta promesse...
Adieu !

ÉLÉNA.

Jamais ! jamais ! Non, ne me quittez pas !
Non, non ! je veux... j'irai... j'expire dans vos bras.

FALIERO.

Elle ne m'entend plus : elle pâlit, chancelle.
L'abandonner ainsi !... Grand Dieu, veillez sur elle

Il la place dans un fauteuil.

Cette mort passagère a suspendu tes maux :
Adieu, mon Éléna ! Froid comme les tombeaux,
Mon cœur ne battra plus quand le tien va renaître
Mais il meurt en t'aimant.

Il lui donne un dernier baiser, on le couvre du manteau ducal, il place la couronne sur sa tête, et suit Verezza. Le tumulte s'accroît ; on entend retentir avec plus de force ces cris : Faliero ! Faliero ! Grâce ! Grâce !

SCÈNE V.

ELENA, *qui se ranime par degrés*

Je l'obtiendrai peut-être. .
Votre grâce... oui... marchons.

Regardant autour d'elle.

Ciel ! par eux immolé,
Il va périr... mais non... les cris ont redoublé :
Le peuple au coup mortel peut l'arracher encore.

Se laissant glisser à genoux.

Dieu clément ! c'est leur père ! O mon Dieu, je t'implore!
Les portes vont s'ouvrir. Frappez tous; brisez-les !...
La foule a pénétré dans la cour du palais ;
On les force à laisser leur vengeance imparfaite !
Il est sauvé, sauvé ! courons...

LIONI, *suivi des Dix; il paraît dans la galerie du fond, un glaive d'une main et la couronne ducale de l'autre, et crie au peuple :*

Justice est faite !

Éléna tombe privée de sentiment.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.